JEANNE D'ARC

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

M. CONSTANT MATERNE

BRUXELLES

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE DE DECQ

9, RUE DE LA MADELEINE

1861

JEANNE D'ARC

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

M. CONSTANT MATERNE

BRUXELLES

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE DE DECQ

?, RUE DE LA MADELEINE

1861



BRUXELLES

TYPOGRAPHIE DE M. WEISSENBRUCH

7, rue du Musée

Lorsque, l'année dernière, une foule émue se pressait autour de la tombe prématurément ouverte de M. Constant Materne, une voix amie, après avoir parlé des services que le défunt avait rendus dans sa carrière politique et administrative, ajouta : « Son « esprit fatigué du soin des affaires publiques, il le « retrempait aux sources de la saine littérature et le « fortifiait au contact des grands écrivains; lui même « consacrait ses loisirs aux travaux de l'imagination ; « et ceux qui ont été les confidents de ses productions « littéraires, peuvent dire que leur mise au jour révé- « lerait un véritable poëte et qu'elles ne seraient « point un de ses moindres titres de gloire. »

M. Materne s'était occupé, pendant les dernières années de sa vie, avec une prédilection particulière.

d'une tragédie de *Jeanne d'Arc*, librement imitée de l'ouvrage que Schiller a composé sur le même sujet. Les amis de l'auteur ont pensé qu'ils pouvaient sans manquer à sa mémoire, qui en recevrait au contraire un nouveau lustre, écarter le voile dont sa modestie avait couvert cette œuvre remarquable. L'honneur des Lettres belges leur a paru intéressé à ce que cette œuvre ne demeurât point dans l'obscurité. Le public en jugera.

INTRODUCTION.

Rappelons les grands traits essentiels de la vie de Jeanne d'Arc, non pour l'instruction du lecteur, qui n'en a pas besoin, mais pour la justification de l'auteur, qui tient à constater sa fidélité historique, en ce qui touche, du moins, le caractère des personnages principaux.

Les éléments du récit qui va suivre sont empruntés à M. Lebrun de Charmettes, à M. de Laverdy, à M. Guido Goerras, et à l'illustre auteur de l'histoire des ducs de Bourgogne.

Charles VI était mort, en 1422, après un long et lamentable règne. Charles VII avait été reconnu roi à Poitiers, n'ayant pu recevoir la Sainte Ampoule à Rheims, qui n'était pas en sa puissance.

En effet, la Champagne, l'île de France, la Picardie, la Normandie, le Maine et le Poitou presque entiers, toute la Guienne, y compris la Gascogne, obéissaient immédiatement au Roi Anglais, le jeune Henri VI, représenté par son oncle, le duc de Bedfort. L'alliance avec Philippe-le-Bon, lui soumettait, en même temps que l'Artois et la Flandre, les riches et nombreux domaines de la maison de Bourgogne. Le duc de Bretagne, entraîné par l'exemple, avait embrassé le même parti ; ce Duc était le frère du Connétable de Richemont, lequel gâtait beaucoup de mérite par une extrême hauteur et une excessive jalousie d'autorité. La mère de Charles VII, Isabelle, fille d'Etienne II, duc de la Haute-Bavière, princesse dissolue et

cruelle, s'était également rangée sous les drapeaux des Anglais. Elle assista au sacre de Henri VI à Paris. Une chronique du temps, rendant compte des cérémonies, rapporte que lorsque ce prince enfant et son cortége firent leur entrée dans la capitale, « Isabelle estoit aux fenestres, avecques elle dames et « damoiselles, quant elle vit, ajoute la chronique, le jeune roi « Henry, fils de sa fille : à l'endroit d'elle il osta tantost son « chapperon, et la salua ; et tantost elle s'inclina vers lui moult « humblement. »

Les Anglais, ainsi soutenus, faisaient des efforts incroyables pour expulser Charles VII des parties du territoire qui étaient encore sous sa domination. Les chevaliers fidèles se battaient généreusement : il y eut, sur plusieurs points du royaume, de vaillants coups d'épée, des villes et des forteresses tantôt prises, tantôt perdues. Mais les forces étaient trop inégales, et les partisans de Charles finissaient toujours par succomber sous la supériorité numérique des Anglais et des Bourguignons. Une seule cité importante restait à ce malheureux prince. C'était Orléans. Depuis que Paris était tombé au pouvoir des Anglais, Orléans se trouvait être, en quelque sorte, la capitale des provinces regardées encore comme françaises. Les Anglais en commencèrent le siége le 12 octobre 1428. Orléans pris, c'en était fait de la monarchie.

Les meilleurs chefs de guerre se rencontrèrent sous ses murailles ; du côté des Anglais, Salisbury, leur plus grand capitaine, qui y trouva la mort, Suffolck, Glacidas et le célèbre Talbot qui, plus tard, tomba au pouvoir des Français; du côté des Français, Jean de Boussac, seigneur de Sainte-Sévère, maréchal de France, et Poton de Xaintrailles, qui y furent blessés l'un et l'autre, La Hire, chevalier gascon, et le bâtard d'Orléans, devenu si fameux sous le nom de comte de Dunois. Le siége, pendant lequel les Orléanais avaient envoyé à Charles plusieurs messagers pour lui exposer leurs périls et implorer des secours, durait depuis six mois, lorsque, le 18 avril 1429, un combat fatal vint leur ôter tout espoir.

Ce combat avait épuisé les dernières forces d'une ville livrée à tous les besoins, affaiblie par des pertes immenses, éprouvée par les calamités les plus cruelles, et qui seule avait retardé jusque-là l'asservissement complet du royaume.

Charles, que les Anglais par raillerie, nommaient le roi de Bourges ou le comte de Ponthieu, s'était retiré à Chinon; c'était un prince faible de caractère avec des élans de courage, amoureux des plaisirs, et incertain dans ses résolutions, passant tour à tour d'un abattement extrême à une confiance aveugle.

Doux pour ceux qui l'entouraient, d'un abord affable et caressant, il était chéri des siens et surtout de Tannegui Duchatel, qui lui avait voué une amitié de père et sauvé la vie durant les troubles de Paris. Accablé par tant de revers, Charles, dont Agnès Sorel cherchait, dit-on, à relever le courage [1], désespérait de sa fortune. Il voyait les arrêts du ciel dans ses disgrâces et se faisait scrupule de prolonger une guerre sanglante et désormais sans chance favorable. Que pouvait-il faire? Il fallait bien qu'il se retirât en fugitif dans les provinces du midi qui lui étaient restées fidèles [2].

Tout à coup, les choses changèrent miraculeusement. Il s'était propagé une prophétie annonçant que la France, perdue par une femme, serait sauvée par une femme. Il paraissait bien,

---

[1] On connait les vers que François Ier, cinquante ans après, écrivait au bas d'un portrait de la maîtresse de Charles VII :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer.
Clause nonain, ou bien devot hermite.

[2] Les écrits contemporains représentent Charles VII dans un état déplorable de dénuement et de misère. Martial de Paris, *Vigiles du roi Charles septième*, dit dans un langage plus expressif qu'élégant :

Un jour que La Hire et Poton
Le vindrent veoir, pour festoyement
N'avoit qu'une queue de mouton
Et deux poulets tant seulement.

en effet, que la reine Isabelle avait jeté le royaume à sa perte, en le livrant aux Anglais; mais qui viendrait le délivrer?

Déjà une femme, nommée Marie d'Avignon, était venue trouver Charles VII et avait voulu lui faire de grandes révélations touchant la désolation du royaume. Une vision, disait-elle, lui avait annoncé qu'une femme finirait les maux de la France.

Dans le même temps, c'est-à-dire en 1424, il y avait aux marches de la Champagne, de la Bourgogne et de la Lorraine, une jeune fille qui avait aussi des visions plus surprenantes. Son père, Jacques d'Arc [1], demeurait au hameau de Domremy, qui formait une dépendance du village de Greux, à trois lieues au Sud de Vaucouleurs. Il avait cinq enfants, filles et garçons. C'était une famille de bons cultivateurs, vivant honnêtement d'un peu de labourage et du produit de quelque bétail qu'ils trouvaient moyen d'élever : simples, hospitaliers, d'une probité rigide et d'une foi exemplaire.

Jeanne d'Arc était née en février ou mars 1411. Elle fut élevée selon son état et avec une extrême piété. Elle travaillait aux champs et conduisait le troupeau de son père et celui des voisins au pâturage. On l'employait aussi à la maison, et elle était fort habile à filer et à coudre. Mais elle ne sut jamais ni lire ni écrire; elle traçait une croix et quelquefois deux au commencement des lettres qu'elle dictait. Sa dévotion et sa sagesse édifiaient tout le canton. Elle était bonne Française et n'aimait point les Anglais; car, dans ces temps de malheur, la discorde divisait même les gens de campagne, et l'on voyait jusqu'aux petits enfants se battre et se meurtrir à coups de pierre, quand ils étaient de deux villages de factions différentes.

La plus douce récréation de Jeanne était d'aller en pèlerinage, à une petite chapelle appelée l'Ermitage de Notre-Dame de Vermont. Non loin de cette chapelle étaient une source et un

---

[1] Il avait épousé Isabelle Romée. La maison où naquit Jeanne d'Arc, lui avait été donnée en dot.

arbre connu du peuple d'alentour sous le nom d'arbre des fées. On racontait que, dans les temps anciens, les fées avaient habité là, et qu'on pouvait y trouver des racines d'une merveilleuse vertu [1].

Nous avons dit que Jeanne avait des visions. Des personnages célestes lui commandèrent d'aller au secours du Roi, que le peuple appelait alors le dauphin, vu qu'il n'avait point été sacré à Rheims; ils ajoutaient qu'elle lui rendrait son royaume. Elle répondit qu'étant une pauvre fille des champs, elle ne saurait ni monter à cheval, ni conduire les hommes d'armes. Mais les voix lui dirent d'aller trouver messire de Beaudricourt, capitaine en la ville de Vaucouleurs, qui la ferait mener vers le Roi à Chinon.

Jeanne n'osait parler de ses visions à son père. Le vieux Jacques d'Arc avait toutefois un pressentiment des destinées de sa fille, et c'est pourquoi il la surveillait de très-près. Il avait rêvé qu'elle s'en était allée de la maison avec des gens de guerre, et il avait dit à ses fils : « Si je savais que cela dût arriver à ma fille, je vous ordonnerais de la jeter à l'eau; et si vous refusiez de le faire, je le ferais moi-même. »

Jeanne partit sans avertir ses parents. Après plusieurs refus et beaucoup d'hésitation, le seigneur de Beaudricourt consentit à l'envoyer au Roi. Elle arriva à Chinon accompagnée de quelques hommes d'armes à travers un grand espace de pays parcouru en tout sens par les compagnies de Bourguignons et d'Anglais.

Jeanne avait alors dix-sept ans. Elle était d'une belle taille, bien faite, blanche, les yeux noirs et les cheveux coupés courts et

---

[1] Près de Domremy s'élevait un bois antique, appelé le *Bois Chesnu*, c'est-à-dire, le Bois des Chênes, qu'on apercevait de la maison de Jacques d'Arc. Au-dessous de ce bois, près du grand chemin qui conduit de Domremy à Neufchâteau, il existait un grand hêtre si vieux qu'on ne pouvait dire au temps de l'enfance de Jeanne d'Arc, l'époque où il avait été planté. (Déposition de Margete, femme de Joyart.)

en rond, suivant l'usage pratiqué alors dans la chevalerie. Les traits de son visage étaient fins. Son langage était simple et ingénu; mais dès qu'il s'agissait de sa divine mission, il devenait abondant, puissant et inspiré comme celui d'une prophétesse.

Le roi consentit à la voir. Pour l'éprouver, il ne se montra point d'abord, et se tint un peu à l'écart. Jeanne se présenta bien humblement. Cependant, elle ne se troubla point; et bien que le roi ne fût pas si richement vêtu que beaucoup d'autres qui étaient là, ce fut à lui qu'elle vint. Elle s'agenouilla devant lui, embrassa ses genoux. « Ce n'est pas moi qui suis le roi, dit-il en montrant un de ses seigneurs : le voilà. — Par mon Dieu, gentil prince, reprit-elle; c'est vous, et non autre. » Puis elle ajouta : « Très-noble seigneur Dauphin, le roi des Cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Rheims, et vous serez son lieutenant en royaume de France. » Le roi alors la tira à part, et s'entretint avec elle longtemps; il semblait se plaire à ce qu'elle disait, et son visage devenait joyeux en l'écoutant. Il fut raconté que, dans cet entretien, elle avait dit au roi des choses si secrètes que lui seul et Dieu les pouvaient savoir. Elle lui avait rapporté une prière que peu auparavant il avait faite en son oratoire.

Soumise à des interrogatoires et épreuves diverses par des docteurs de l'Université de Poitiers qui voulaient s'assurer qu'elle n'avait point conclu de pacte avec le démon, il fut reconnu qu'elle n'avait rien qui ne fût conforme à une bonne chrétienne et à une vraie catholique. On lui donna l'état d'un chef de guerre. Elle reçut un page, un chapelain, un écuyer. On lui fit faire une armure complète à la forme de son corps, mais elle dit que, par l'ordre de ses voix, elle voulait une vieille épée qu'on trouverait dans la chapelle de Sainte-Catherine de Fierbois. On l'y découvrit en effet. Par le commandement de son conseil céleste, elle fit faire un étendard semé de fleurs de lys, et sur lequel était figuré le Sauveur des hommes. De l'autre côté, elle avait fait écrire : *Jésus, Maria.*

Vers la fin d'avril 1429, elle se mit en campagne avec plu-

sieurs capitaines, parmi lesquels se trouvait le brave La Hire qui la fâchait par ses continuels jurements; mais elle le corrigea de cette méchante habitude et le força même de se confesser. Il n'y avait rien alors de si déréglé que les gens de guerre. Le désordre était, au reste, partout, dans toutes les classes; chacun avait oublié tous les devoirs envers Dieu et envers le prochain.

Jeanne, à la tête d'un convoi, se dirigea vers Orléans. Elle y entra, en dépit des Anglais, le 1er mai. Elle leur avait, quelques jours auparavant, envoyé une sommation de rendre les clefs de toutes les villes qu'ils avaient prises et violées, et de quitter la France. « Allez-vous-en, de par Dieu, en vostre pays, disait-elle; et se ainsi ne le faictes, attendez les nouvelles de la Pucelle, qui vous ira voir brefvement à vos biens grands dommages. » Elle renouvela cette injonction dès qu'elle fut arrivée à Orléans; mais ce second message exaspéra les Anglais qui l'injurièrent de la manière la plus violente, l'appelant ribaude et vachère. Alors elle dirigea des sorties, monta à l'assaut des retranchements ennemis, elle raffermit et enflamma tous les courages. Grâces à ces efforts merveilleux que secondèrent Dunois et La Hire, les Anglais se retirèrent le 7 mai, après avoir perdu six à huit mille combattants. C'est ainsi qu'Orléans, après un siége de sept mois, fut arraché en sept jours à une perte certaine.

Jeanne, dont l'ascendant allait toujours grandissant, détermina le Roi à aller se faire sacrer à Rheims. Cependant, il n'y aurait eu nulle prudence à entreprendre ce voyage avant d'avoir chassé les Anglais des villes qu'ils occupaient entre la Loire et la Seine, sur les routes d'Orléans à Paris. Elle emporta la ville de Jargeau, après des luttes terribles où elle montra une grande habileté à diriger l'artillerie; elle s'empara du château de Baugenci, du pont de Meung-sur-Loire, et gagna la fameuse bataille de Patai : à la tête d'une armée d'environ douze mille combattants, elle traversa un pays dont les villes, les forteresses, les châteaux étaient garnis d'Anglais et de Bourguignons. Elle

s'empara successivement d'Auxerre, de Troyes, de Châlons-sur-Marne; et le roi fit avec elle son entrée solennelle dans Rheims, le 16 juillet 1429. Trois semaines auparavant, Jeanne avait fait parvenir par un héraut, au duc de Bourgogne, une première lettre pour l'engager à se détacher des Anglais et à se trouver au Sacre. Dès qu'elle fut à Rheims, elle lui adressa un second message. Elle devait avoir un vif désir de ramener au roi un prince de sa maison, elle qui ne pouvait, disait-elle, voir couler le sang de France, sans que les cheveux lui dressassent sur la tête. On savait, d'ailleurs, que Philippe-le-Bon avait à se plaindre de ses alliés qui le ménageaient peu, et qu'il ne restait parmi eux qu'en vue de venger la mort de Jean-sans-Peur, tué à Montereau par Duchatel, disait-on, d'après l'ordre de Charles VII. Plus tard, il signa une paix aussi honorable qu'avantageuse.

Il résulte d'une pièce conservée aux archives de Rheims, que le père de Jeanne d'Arc se trouvait dans cette ville à l'époque du couronnement. Il était accompagné d'un de ses parents. La cérémonie eut lieu à Saint-Remi, le 17 juillet. Pendant qu'elle s'accomplissait, Jeanne se tint près de l'autel, portant son étendard; et lorsqu'après le Sacre elle se jeta à genoux devant le roi, qu'elle lui baisa les pieds en pleurant, personne ne pouvait retenir ses larmes en écoutant les paroles qu'elle disait : « Gentil Roi, or est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que je levasse le siége d'Orléans et vous amenasse à Rheims recevoir votre digne Sacre, pour montrer que vous êtes vrai roi et celui auquel doit appartenir le royaume. »

Elle voulait se retirer, sa double tâche étant heureusement accomplie. « Dès ce moment, dit l'un de ses historiens, la position de la pauvre jeune fille fut tout autre qu'elle n'avait été auparavant. La puissance de Dieu s'était éloignée d'elle. Elle pouvait bien encore, il est vrai, combattre avec fidélité et courage ; elle pouvait monter sur le bûcher pour attester la vérité de sa mission précédemment divine; mais elle n'était plus sûre de la victoire. » « Jeanne, lui dit un jour Dunois, savez-vous

quand vous mourrez et en quel lieu? — Je ne sais, répliqua-t-elle : c'est à la volonté de Dieu. J'ai accompli ce que Messire m'a commandé, qui était de lever le siége d'Orléans et de faire sacrer le gentil roi. Je voudrais bien qu'il voulût me faire ramener auprès de mes parents; je garderais leurs brebis et bétail et ferais ce que j'avais coutume de faire. » Cette année, le roi accorda la noblesse au *lignage masculin et féminin* de la famille de Jeanne d'Arc, avec le droit de porter pour blason deux lys d'or en champs d'azur, cotoyant une épée nue placée en pal et dont la pointe soutient une couronne.

C'est le 23 mai 1430 que Jeanne fut prise par les ennemis. Les archives de l'ancienne cour des comptes de Brabant renferment une relation de cet événement. Elle est assez curieuse à parcourir. On y lit entre autres choses un passage qui infirme singulièrement l'assertion de plusieurs écrivains que Jeanne ne se servait jamais de son épée et se mêlait au combat sans y prendre activement part: Il y est dit que « Jeanne la Pucelle portoit armes et complet harniois de guerre, pareillement que les plus hardis et meilleurs chevaliers, et qu'elle tuoit et frappoit d'épée gens d'armes et autres. » Ceci se concilie d'ailleurs avec des faits non contestés et qui prouvent que Jeanne ne savait pas toujours résister aux entraînements de la colère. C'est ainsi qu'ayant rencontré une fille de mauvaise vie dans le camp, elle la frappa du plat de son épée qui vola en éclats. Un autre jour, elle frappa également un soldat qui l'invitait à manger d'un veau qu'il avait dérobé. Elle ne paraît pas, non plus, malgré sa mission céleste, avoir été de tout temps insensible à la gloire du monde. On lui attribue ces mots lorsqu'elle fut blessée à la levée du siége d'Orléans. « Ce n'est pas du sang, c'est de la gloire qui découle de cette plaie! »

Les Anglais ressentirent de cette capture une joie sans pareille. Le *Te Deum* fut chanté en grande solennité par ordre du duc de Bedfort. Du côté des Français, on disait parmi le peuple que les chevaliers et les seigneurs, jaloux de sa grande renommée, avaient tramé sa ruine.

Conduite successivement dans divers châteaux de la Picardie et de l'Artois, elle fut enfin transférée à Rouen, sur les instances de Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Elle était accusée de Sorcellerie.

Cet évêque était, ainsi que Jean le Maître, vicaire de l'inquisiteur-général du royaume, des plus zélés pour les Anglais et des plus furieux contre Jeanne. Ce n'était pas, toutefois, chose facile de donner à une telle affaire une apparence de justice, et de contenter les Anglais en suivant les procédés des lois et des coutumes. Aussi ce procès fut-il une suite de mensonges, de piéges dressés à l'accusée, de violations continuelles du droit avec l'hypocrisie d'en vouloir suivre les règles.

On commença par laisser pénétrer dans sa prison un prêtre, nommé Nicolas Loiseleur, qui feignit d'être Lorrain et partisan secret du roi de France. Il mit tout en œuvre pour avoir sa confiance. Pendant ce temps-là, l'évêque de Beauvais et le comte de Warwick, cachés tout auprès, écoutaient ce qu'elle disait. Les notaires qu'ils avaient amenés pour l'écrire, en eurent honte; ils dirent qu'ils écriraient ce qu'elle répondrait devant le tribunal, mais que ceci n'était point chose honnête.

D'ailleurs, qu'aurait dit Jeanne qu'elle ne fût prête à dire devant tout le monde?

Ce prêtre devint ensuite son confesseur, et durant le procès, lui conseilla toujours les réponses qui pouvaient lui nuire.

Les seuls juges qui eussent voix pour prononcer étaient l'évêque et le vicaire de l'inquisiteur. Les docteurs, qu'on avait réunis presque jusqu'au nombre de cent, leur servaient seulement de conseil et d'assesseurs.

Jeanne se montra peut-être, durant ces dures épreuves, plus courageuse et plus étonnante que lorsqu'elle combattait les ennemis du royaume. Cette pauvre fille si simple ne se troubla pas un seul instant. Les violences ne lui causaient ni frayeur, ni colère. On n'avait voulu lui donner ni avocat, ni conseil; mais sa bonne foi et son bon sens déjouaient toutes les ruses qu'on employait pour la faire répondre d'une manière qui

aurait donné lieu à la soupçonner d'hérésie ou de magie. Elle prophétisa à diverses reprises la ruine des Anglais. Rien n'était si pieux, si simple, si vrai et si ferme que tout ce qu'elle répondait à ses juges.

On voulut, mais en vain, ébranler ses sentiments de fidélité au Roi. C'eût été un triomphe pour les Anglais de pouvoir s'armer d'une parole de Jeanne pour présenter Charles VII au peuple comme suspecte de magie ou complice d'une imposture.

Elle fut condamnée pour faits de sorcellerie; et le 30 mai 1431, elle monta dans la charette du bourreau. Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre. Lorsqu'on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mître sur laquelle étaient écrits ces mots: *hérétique, relapse, apostate, idolâtre.* Au sein des flammes, elle protestait encore de son innocence, et le dernier mot qu'on put distinguer fut : *Jésus.*

Peu de jours auparavant, plusieurs anciens frères d'armes de Jeanne d'Arc avaient résolu de surprendre Rouen et de s'emparer du roi d'Angleterre, de Bedford et de son conseil; mais leur entreprise échoua; le brave Poton de Xaintrailles fut fait prisonnier et amené à Rouen.

Cependant le gouvernement Anglais n'avait point obtenu, comme il le désirait tant, l'aveu que les apparitions de Jeanne et les prédictions de ses voix étaient autant de mensonges. Il pouvait voir par le bruit commun qu'on tenait la sentence pour injuste et rendue en haine de la Pucelle et du roi de France. Huit jours après la mort de Jeanne, on imagina donc de commencer une information afin de prouver par témoin que, le jour de sa mort, elle avait abjuré et reconnu la fausseté de ses visions; on trouva encore, pour être garants de ce récit, l'infâme Nicolas Loiseleur et quelques autres. Les notaires du procès se refusèrent à signer. Loiseleur déclara qu'il avait proposé à Jeanne, pour détruire l'erreur populaire, d'avouer publiquement qu'elle avait été trompée, qu'elle avait séduit le peuple et qu'elle en demandait pardon.

Tel est l'ensemble des faits sur lesquels repose la tragédie

que nous livrons au jugement du public. Si ce n'était pas trop ambitieux, on pourrait intituler ces cinq actes: *La vie et la mort de Jeanne d'Arc;* car ils embrassent l'existence entière de l'héroïne.

Un contemporain de Garnier, le père Fronton Duluc, jésuite, a écrit, en 1580, une *Histoire tragique de la Pucelle de Domremy, autrement d'Orléans.* Plus tard, lorsque Hardy faisait jouer sa *Marianne*, il parut une tragédie de *Jeanne d'Arc,* dite *la Pucelle d'Orléans,* par un anonyme. C'était en 1611. « En 1805, M. P. Caze, sous préfet de Bergerac, a publié une *Mort de Jeanne d'Arc, suivie d'observations historiques et dramatiques.*

Nous connaissons deux tragédies françaises plus récentes, consacrées à la Vierge de Vaucouleurs; l'une d'Alexandre Soumet, l'autre de d'Avrigny; mais ces pièces soumises à l'unité de lieu et de temps ne nous ont montré que la captive et la victime; l'humble fille des champs et l'impétueuse guerrière ont dû nécessairement disparaître.

Schiller, on le sait, a établi sa tragédie sur des bases différentes : il lui a donné de tout autres proportions. Il nous conduit du village de Domremy à Chinon, et de la cour de Charles VII dans les conseils d'Isabelle de Bavière et des chefs Anglais; il nous mène à Rheims et au-delà de Rheims à travers les champs de bataille. Jeanne lutte sous nos yeux, tantôt avec le jeune Montgomery, qu'elle tue sans pitié, tantôt avec le beau Lionel dont le visage l'attendrit et la désarme; elle est sur le point d'en venir aux mains avec le duc de Bourgogne; tout à coup, elle le reconnait et elle le ramène à la fidélité qu'il doit au roi son suzerain. Mais bientôt un guerrier qu'elle combat à outrance et dont les traits restent cachés sous sa visière la glace de terreur, en lui prédisant une fin lamentable.

L'amour est entré dans son cœur; le souvenir de Lionel la poursuit et lui fait perdre la sécurité de conscience et la foi en elle-même qui l'avait soutenue jusque-là. Elle qui vient de refuser la main de Dunois et la main de La Hire, tous deux épris pour elle d'une vive tendresse, ne peut détacher sa pensée d'un

ennemi de son pays. Le poëte enfin, ayant donné pleine carrière à sa fantaisie, nous fait assister à la mort de Talbot sous les murs de Châlons-sur-Marne, à la mort de Jeanne, dans la forêt des Ardennes. Le cadre adopté par Schiller a d'immenses proportions, et il l'a rempli de beautés saisissantes.

L'auteur de la tragédie nouvelle, plein d'un respect pieux pour le grand nom et le génie de Schiller, avait songé, d'abord, à reproduire autant que le permettait sa faiblesse, les grandes lignes de ce vaste tableau. Mais, en y réfléchissant, il a dû reconnaître que la conception de l'illustre poëte répugne trop aux habitudes de la scène française pour se produire parmi nous dépouillée du prestige des beaux vers et de la puissante inspiration du maître. Il s'est donc éloigné de Schiller pour se rapprocher de l'histoire. Et qu'on veuille bien être persuadé qu'en agissant de la sorte, il n'a eu ni la folle ambition de faire mieux, ni la prétention puérile de faire autrement pour le seul plaisir d'innover. Il a obéi à une nécessité que lui imposait la différence des systèmes dramatiques, et il a tout simplement fait acte de bonne foi. Il a suivi en cela l'exemple qu'avait donné M. Pierre Lebrun dans sa *Marie Stuart*.

Un critique éminent et une des illustrations du théâtre avaient accueilli avec sympathie cette tentative d'un auteur inconnu. On a pu croire que, sans grands efforts, la scène parisienne lui serait ouverte. Mais la reprise heureuse et toute récente de la tragédie de Soumet, et le respect dû à la mémoire d'un homme de haut mérite ne lui ont pas permis d'aspirer à de périlleux honneurs. Il ne se fait, au reste, aucune illusion sur le mérite de son ouvrage. La critique indulgente le trouvera reconnaissant; la critique implacable le trouvera résigné. Tout encouragement lui fît-il défaut, toute parole bienveillante vînt-elle à lui manquer, il ne regretterait pas d'avoir apporté cette diversion littéraire à des travaux et à des préoccupations d'un autre ordre. Il a été heureux de vivre quelque temps, par la pensée, dans cette pure atmosphère de patriotisme, de dévouement et d'abnégation sublime. Le règne de Charles VII, M. Augustin

Thierry l'a dit, fut une époque d'élan national; ce qu'il produisit de grand et de nouveau venait d'une sorte d'inspiration publique d'où sortirent en toutes choses, le mouvement, les idées, le conseil[1]. N'importe la différence des temps, des mœurs et des situations, ce règne tout entier et surtout la vie de Jeanne d'Arc, offrent de hauts et salutaires enseignements. L'âme se relève, se retrempe et se fortifie à de pareils spectacles.

[1] On sait ce que fut Jeanne d'Arc, ce qu'elle fit, et comment, par elle et à son exemple, une émotion de pitié et de colère, l'amour de la commune patrie, la volonté de s'unir tous et de tout souffrir pour la sauver, remonta des derniers rangs populaires aux classes élevées de la nation.

JEANNE D'ARC

TRAGÉDIE

PERSONNAGES.

Charles VII, roi de France.
Agnès Sorel.
Le comte de Dunois, bâtard d'Orléans.
La Hire. / Duchatel. — Capitaines de l'armée du Roi.
Raoul, chevalier lorrain.
Nicolas Loiseleur, moine, du parti des Anglais.
Des magistrats de la ville d'Orléans.
Un héraut Anglais.
Un officier Anglais.
Un page du Roi.
Un écuyer.
Jacques d'Arc, de Domremy.
Jeanne. / Marguerite. / Louise. — ses filles.
Raymond. / Etienne. / Claude. / Bertrand. — habitants de Domremy.
Deux soldats, du parti du Roi.
Deux gardes, du parti des Anglais.
L'écuyer de Jeanne d'Arc; soldats, peuple, serviteurs de la maison du Roi; archevêque de Rheims, évêques, ecclésiastiques, maréchaux de France, magistrats, courtisans et autres personnages formant le cortége du Sacre.

ACTE PREMIER

2

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage; à droite, une chapelle; à gauche, un chêne élevé.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES D'ARC, MARGUERITE, LOUISE, JEANNE, ÉTIENNE, CLAUDE, RAYMOND

JACQUES.

Oui, mes amis, ce sol cultivé par nos pères
N'est point encor passé dans des mains étrangères;
Il est encore à nous aujourd'hui; mais hélas!
Qui répond que demain il n'appartiendra pas,
Ce vieux sol de la France, aux bandes aguerries
Chevauchant à travers nos campagnes fleuries,
A Talbot d'outre-mer, à ses durs compagnons,
A Philippe, ce Duc des traîtres Bourguignons,
Qui viennent infliger au sein de nos familles,
La mort à nos garçons et la honte à nos filles,
Partout l'Anglais triomphe et commande; Paris
Lui-même s'est rendu. Sur le trône des lis

Un pâle rejeton d'une tige étrangère
Végète ; Charles Sept est proscrit ; et sa mère
Le poursuit de sa haine et va, femme sans cœur,
De tous nos ennemis attiser la fureur.
Malheureux Charles Sept, je te plains ; le royaume
Te déplore impuissant à l'égal d'un fantôme,
Et tes propres sujets, incertains dans leur foi,
Te nomment tour à tour le Dauphin et le Roi !
Autour de nous, hameaux et villes sont en flammes ;
Le feu gagne ; et bientôt tous les soudarts infâmes,
Par le Duc de Bourgogne au meurtre accoutumés,
Pénétreront au cœur de nos vallons aimés.
Enveloppés encor de calme et de silence,
Les voilà presque atteints du fléau qui s'avance.
De mes filles le sort m'inquiète. Aujourd'hui
Plus que jamais la femme a besoin d'un appui ;
Elle a besoin d'avoir dans un amour fidèle
Contre les maux présens une égide nouvelle.
Étienne, je connais tes vœux et les bénis :
A toi ma Marguerite. Enfans, soyez unis.
Claude, tu ne dis mot ; et tes yeux vers la terre
Sont baissés, ma Louise. Un trouble involontaire
Vous agite. Parlez. D'où vous vient cet émoi ?
Claude est pauvre, il est vrai ; mais Claude est plein de foi.
Si l'indigence sainte a fait plus d'un miracle,
La richesse souvent au salut fit obstacle.
Or, c'est là le grand point, le salut éternel !
A le perdre de vue on devient criminel ;
Et pour y ramener le chrétien qui s'égare,
Il n'est suprême effort dont il faille être avare.
D'ailleurs, qui peut se dire assuré de son bien ?
Que l'ennemi s'approche, il ne restera rien,

Ni grange, ni récolte en votre enclos fertile :
Va, le cœur d'un brave homme est le plus sûr asile.

MARGUERITE.

Mon père!

CLAUDE.

Ma Louise!

LOUISE, *embrassant Jeanne.*

O Jeanne, chère sœur!

JACQUES.

Que Dieu veille sur vous d'un regard de douceur!
Je vous donne à chacun la part héréditaire,
Un troupeau dans l'étable et vingt arpens de terre.
Je fus longtems heureux. Mes enfans, Dieu merci,
Je l'espère du moins, seront heureux aussi.

Marguerite et Louise embrassent Jeanne. Les deux couples réunis sortent bras dessus bras dessous.

SCÈNE II.

JACQUES D'ARC, RAYMOND, JEANNE.

JACQUES.

Le bonheur de tes sœurs réjouit ma vieillesse;
Mais quand je te vois, Jeanne, adieu toute allégresse.

RAYMOND.

Jacques d'Arc, votre fille a-t-elle mérité
Des reproches? D'où vient cette sévérité?

JACQUES.

Depuis deux ans Raymond t'aime d'un amour tendre,
Et sa voix de ton cœur n'a pu se faire entendre;
Tu l'éloignes, le fuis, et son empressement,
Jeanne, n'obtient de toi que dédains seulement.
Pourquoi cette froideur à ton âge? Ta vie
Est semblable à la fleur à peine épanouie,
Et cette fleur, hélas! se ferme, avant le temps,
Aux souffles embaumés et tièdes du printemps.
Oh! ceci n'est pas bien; et pour ma part, je blâme
L'étrange austérité qui glace ainsi ton âme.

RAYMOND.

Assez, Jacques, assez; la fleur sauvage, un jour,
Ouvrira son calice aux rayons de l'amour.

(*Montrant Jeanne.*)

Sa tendresse, trésor de si noble innocence,
Est comme un fruit du ciel qui mûrit en silence.
Laissez Jeanne chercher la paix chère à son cœur
Sur le sommet des monts; son inquiète humeur
Y vient, loin du village et des soucis vulgaires,
Respirer l'air plus pur de nos libres bruyères.
Que de fois j'ai porté de ce côté mes yeux!
Du sein de la vallée ému, silencieux,
J'admirais; mon regard voyait sur son visage
Je ne sais quoi de grand qui n'est point de notre âge.

JACQUES.

Et voilà justement ce qui me fait souffrir!
D'où naissent ces ennuis que Jeanne aime à nourrir?
Avant le point du jour elle sort de sa couche,
Et, le soir, elle fuit comme un oiseau farouche
A travers les sentiers détournés, et sans bruit
Se glisse dans l'empire aveugle de la nuit.
Quelquefois, cependant, sous un frisson de fièvre,
Des mots mystérieux s'échappent de sa lèvre.
Il est sur la montagne un arbre aux rameaux noirs :
L'esprit méchant le hante; il en sort, tous les soirs,
Une voix merveilleuse, implacable et maudite.
Tu le connais, Raymond; chacun de nous l'évite.
Eh bien! c'est sous cet arbre, asile des corbeaux,
Que Jeanne vient s'asseoir rêveuse; ses troupeaux
Désertent, le matin, les flancs de la vallée
Pour chercher dans ces lieux une herbe désolée.
Me diras-tu pourquoi?

RAYMOND.

Simple en est la raison.
Jeanne aux pieds de la croix se met en oraison.
Or, la croix n'est pas loin de l'arbre; et tout s'explique
Par la dévotion qu'ainsi Jeanne pratique.

JACQUES.

Que je voudrais te croire, ami! mais je ne puis!
Tu ne sais pas, hélas! le secret de mes nuits;
Tu ne sais pas qu'un songe à mes yeux l'a montrée
Dans un vaste palais splendidement parée.
Ce songe me revint trois fois. Oui, par trois fois,
Jeanne m'est apparue au trône de nos rois,

A Rheims ; je vois encor sa marche triomphale,
Son sceptre aux fleurs de lys, sa couronne royale,
Moi son père et ses sœurs, les princes, les prélats,
L'archevêque, le Roi lui-même sur ses pas,
Et tous avec respect s'inclinant devant elle....
Ah! ce symbole est clair. Ma fille, ange rebelle,
Nourrit un fol orgueil ; et, dans sa vanité,
L'ingrate, elle rougit de son obscurité.
Par cette porte ouverte à toute convoitise
Crains-tu pas qu'en secret Satan ne s'introduise
Et que, vainqueur alors, il n'implante en son sein
Le germe vénéneux d'un criminel dessein?

RAYMOND.

Ah! jugez mieux l'enfant que votre voix condamne.
Qui jamais se montra plus modeste que Jeanne?
Humble et bonne, sa joie est de servir ses sœurs;
Les plus rudes devoirs pour elle ont des douceurs ;
Les fatigues des champs à ses bras sont légères,
Et moissons et troupeaux sont par ses soins prospères ;
Près de vous le bonheur, hôte persévérant,
S'assied pour couronner tout ce qu'elle entreprend.

JACQUES.

Mais ce bonheur est-il pur de toute malice?
Ne recèle-t-il point quelque noir maléfice?
Oh! Jeanne, ne vas plus, en secret, à minuit,
Chercher la plante impie et l'arracher sans bruit ;
Repousse loin de toi, si tu veux être sage,
Tout mot cabalistique et tout impur breuvage.
Le monde des esprits est prompt à s'éveiller.
De plus, l'isolement est mauvais conseiller.

Ne reste donc pas seule, et songe que Dieu même
Au désert fut tenté par l'être qui blasphême.
D'ailleurs, tu me connais; tu sais bien que mon cœur
Pousse tout sentiment à l'extrême rigueur,
Que je ne permets point qu'on me désobéisse,
Et qu'en un mot je veux que tout cela finisse.
Attendras-tu qu'un jour la ruse du démon
T'arrache à ton devoir, t'enlève à ma maison
Et, te faisant servir à quelque affreux manège,
Me force à te poursuivre en fille sacrilège?

SCÈNE III.

BERTRAND *entre avec un casque à la main*, JACQUES D'ARC, RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND.

Silence! c'est Bertrand. Qu'as-tu là, mon ami?
C'est un casque, il me semble. Est-ce sur l'ennemi
Que tu l'as pris?

(JEANNE *qui, pendant les deux scènes précédentes, est restée à l'écart, devient attentive et s'approche.*)

BERTRAND.

Non pas, mes voisins; et l'histoire
De ce casque est étrange et malaisée à croire.
J'étais à Vaucouleurs, sur la place, cherchant
Un soc qui pût servir à labourer mon champ.
Tout à coup du côté d'Orléans nous arrive
De vieillards et d'enfans une foule plaintive;
La ville est en rumeur; partout terreur et cris,
Et larmes sillonnant visages amaigris.

J'ouvre les rangs, voulant regagner le village;
Une femme s'avance et m'arrête au passage;
C'est une bohémienne à l'œil dur, au teint noir;
Veux-tu, dit-elle, un heaume au merveilleux pouvoir?
Prends celui-ci. » — « Pourquoi femme? Je n'ai que faire
De ce casque; Bertrand n'est point homme de guerre. » —
Elle insiste, et mettant le casque dans ma main :
« Jamais, dit-elle, mur ne vaudra cet airain. »
Moi, j'admirais le casque; elle à travers la rue
Me suivait. Tout à coup elle échappe à ma vue
Et fuit, sans cette armure oubliée à mon bras.

JEANNE, *portant la main sur le casque avec curiosité.*

Donne-la moi, Bertrand.

BERTRAND.

Jeanne tu ne pourras
T'en servir.

JEANNE.

Qui le sait?

BERTRAND.

Et cet acier qui brille
Accablerait bientôt ton front de jeune fille.

JEANNE, *lui arrachant le casque.*

Eh bien! il est à moi; je le veux.

JACQUES.

Mon enfant,
Tu ris. Tu fléchirais sous son poids étouffant.

RAYMOND.

Il est bien lourd, c'est vrai, Jacques; mais cette armure
De tout front courageux est la digne parure.
Or, nous connaissons Jeanne et son grand cœur. Les loups
Bien souvent dans nos bois sont tombés sous ses coups.
A quelque preux guerrier que ce heaume appartienne,
Sa vertu n'aura rien de plus fier que la sienne.

JACQUES, *à Bertrand.*

Quels récits d'Orléans vous furent apportés,
Et quels nouveaux malheurs sont encor redoutés?

BERTRAND.

Que Dieu prenne en pitié son royaume de France!
De Dieu seul peut venir, hélas! sa délivrance.
L'Anglais vient de gagner deux batailles. Partout
Sa bannière, en deçà de la Loire, est debout.
Orléans seul résiste encor; mais ses murailles
Avant peu crouleront sous le feu des batailles.

JACQUES.

Mais où donc étaient-ils nos guerriers valeureux?
Xaintrailles, Duchâtel, La Hire, tous ces preux
Que faisaient-ils? Dunois, le bâtard héroïque,
Dunois céderait-il à la terreur publique?
Et le Roi Charles est-il endormi sans retour?

BERTRAND.

Le Roi Charles, sans troupe, à Chinon tient sa cour.

RAYMOND.

Sans troupe !

BERTRAND.

Un chevalier plein de vertus guerrières
Se rend vers lui, pourtant, avec seize bannières.
Est-ce vrai ? Je ne sais; du moins le bruit en court.

JEANNE, *vivement, après avoir écouté avec attention.*

Ce Seigneur, quel est-il? son nom?

BERTRAND.

De Baudricourt.
Un fort parti d'Anglais le poursuit hors d'haleine.

JEANNE.

Est-il loin de ces lieux ?

BERTRAND.

D'une journée à peine.

JACQUES, *à Jeanne.*

Eh! que t'importe à toi!

BERTRAND.

Quand ceux de Vaucouleurs
Ont vu que débordait le torrent des malheurs;
Ils se sont résolus enfin à reconnaître
Philippe de Valois pour seigneur et pour maître.

RAYMOND.

Ainsi, nous n'aurons point à subir l'étranger!
Point d'Anglais! Et si Dieu vient à nous protéger,
Un jour verra tomber toute haine amortie
Et refleurir sur nous l'antique dynastie.

JEANNE, *avec enthousiasme. (elle a posé le casque sur sa tête.)*

Qui parle de céder? non, non, non mille fois;
Non, point d'usurpateur au trône de nos rois!
Amis, j'entends les pas du Sauveur qui s'avance.
J'entends sonner au loin l'heure de délivrance.
Le jour de la moisson approche... il est venu!
Voici la jeune fille au regard ingénu.
Elle descend du ciel pour braver le superbe;
Elle abat son orgueil comme elle fauche l'herbe.
Français, des oppresseurs le long règne est fini!
Avant que l'épi mûr sur sa tige ait jauni,
Les chevaux des Anglais auront cessé de boire
Dans tes flots bien aimés, riche et puissante Loire!

BERTRAND.

Hélas! on ne voit plus de miracle en nos jours.

JEANNE.

Nous en verrons encor, te dis-je. Les vautours
Par qui saignent les flancs de la France qui tombe,
Ces vautours auront peur de la blanche colombe.
Comme un aigle vengeur, elle s'élancera,
Et de ces arrogans elle triomphera.

Salisbury, Talbot, tous fuiront devant elle;
Dieu, le Dieu des combats, la prendra sous son aile:
L'être faible et craintif, de rage frémissant,
Va te glorifier, ô Seigneur tout puissant!

JACQUES.

Raymond, quel est l'esprit qui de Jeanne s'empare?

RAYMOND.

C'est l'acier merveilleux dont sa tête se pare
Qui lui donne sans doute une guerrière ardeur,
Dont passe la vertu de son front à son cœur.

JEANNE.

Ce pays des grandeurs, cette France immortelle
Que le Seigneur aima d'un amour si fidèle,
Ses destins à ce point pourraient-ils donc changer
Qu'elle s'en vînt baiser la main de l'étranger?
Où sont donc Saint-Louis, les soldats des croisades?
De nos preux chevaliers les fières estocades?
Terre qui produisis tant de bras triomphants,
Tout courage est-il mort au cœur de tes enfants?

BERTRAND.

Écoutez, écoutez sa voix surnaturelle.
A Jeanne, mes amis, le Seigneur se révèle.

JEANNE.

Quoi! des tyrans anglais embrasser les genoux!
Le Roi fils de nos Rois ne serait plus à nous!

Celui qui, doux aux bons, aux seuls méchants sévère,
Rendait le champ fertile et la cité prospère,
Celui qui de son trône empreint de majesté
Donnait le pain au pauvre, au serf la liberté,
Celui qui de tout bien fut la source féconde,
Celui qui ne meurt pas disparaîtrait du monde!
Oh non! ne parlez pas d'un roi dont les aïeux
N'ont pas laissé leurs os dans nos champs glorieux.
Pourrait-il nous aimer, venu d'une autre terre?
Serions-nous ses enfants? serait-il notre père?

JACQUES.

Ainsi, Jeanne, toujours mes conseils seront vains!
De longs recueillements, puis des transports soudains;
Un obstiné silence, une ardente parole;
Voilà de ton esprit l'exaltation folle!
Veuille Dieu protéger et la France et son Roi!
Mais, c'est aux gens de guerre à batailler. Pour toi,
Retourne à tes troupeaux, Jeanne; attends en silence
Que le sort des combats donne un maître à la France.
Attends en paix celui que Rheims couronnera.
Laissons faire Dieu seul : tout pour le mieux sera.
Si la flamme atteignant nos toits vient les détruire,
Travaillons, et nos mains sauront les reconstruire.

(*Ils se retirent, excepté Jeanne.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, *seule.*

Je vous quitte, vallons paisibles, prés fleuris,
Montagne où je priais, pâturages chéris,
Jeanne ne viendra plus chercher sous la ramée
La source qui se cache ou la fleur parfumée.

Arbres que j'ai plantés, grotte où souvent ma voix
Fit répéter ses chants à l'écho de nos bois;
Adieu! chaume natal qui gardes mon vieux père,
Asile vénérable où j'ai perdu ma mère,
Je pars; Jeanne répond à l'appel de son Dieu;
Jeanne pleure et vous fuit et pour toujours; adieu!
Troupeau, disperse-toi sur l'aride bruyère,
Car un autre troupeau réclame ta bergère.
A travers les périls, les champs ensanglantés,
Ce troupeau sur mes pas conquerra des cités.
Ainsi le veut l'esprit dont je suis inspirée;
Ainsi le veut celui de qui la voix sacrée
A travers le buisson de Moïse, m'a dit :
« Va, témoigne pour moi dans ce siècle maudit.
« Que l'acier des combats soit ta seule parure;
« Point d'hymen; point d'enfant à blonde chevelure
« Qui vienne en souriant s'ébattre sur ton sein;
« Non, ton cœur et ton corps doivent être d'airain.
« Mais grande tu seras entre toutes les femmes,
« Ton âme des vaincus relèvera les âmes,
« De ses vainqueurs hautains Charles sept délivré,
« Jeune fille, par toi dans Rheims sera sacré. »
Eh bien! oui, je prétends à cet honneur insigne.
Le Ciel le veut; ce heaume en est pour moi le signe :
C'est du ciel qu'il me vient, oui du ciel, et mon cœur
Y puise je ne sais quelle divine ardeur.
J'entends des bruits lointains, les chevaux qui hennissent,
Les soldats, les canons dont les voix retentissent,
Tous les cris de la guerre; et ces mâles accens
D'un trouble qui m'est doux font tressaillir mes sens.
Aux combats! aux combats! Triomphante ou victime,
Que ton esprit, mon Dieu, me soutienne et m'anime!

(*Elle sort.*)

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la demeure du roi Charles, à Chinon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUNOIS, DUCHATEL.

DUNOIS.

Je ne m'en cache point; je suis nâvré dans l'âme,
Voyant Charles languir aux genoux d'une femme;
Et, quand la France touche à ses derniers momens,
Passer ses jours oisifs en vains amusemens.
Pour défendre Orléans j'accours de Normandie,
Et je trouve à Chinon un roi de comédie,
Avec des Provençaux, jongleurs ou troubadours,
Qui l'aident à charmer l'objet de ses amours.
O dégradation! spectacle misérable!
C'en est trop, et je fais comme le connétable:
Il délaisse le Roi; je l'abandonne aussi,
Duchatel.

DUCHATEL.

Le Roi vient, monseigneur; le voici.

SCÈNE II.

LE ROI, DUNOIS, DUCHATEL: *puis* UN PAGE.

LE ROI.

Eh bien! Le connétable a quitté mon service.
Tant mieux; en me quittant il s'est rendu justice.
J'aime qui me récrée; or, j'ai trouvé toujours
Maussade sa figure et tristes ses discours.

DUNOIS.

Richemond était fier, chagrin et difficile,
Soit; mais brave soldat et capitaine habile.

LE ROI.

Je le veux bien, Dunois; mais songeons à jouir
D'un bonheur qui demain pourra s'évanouir.
Les chanteurs envoyés par René de Provence
Sont là. Qu'ils soient traités avec magnificence.
Gloire à la poésie! Et gloire aux troubadours
Que suit l'essaim joyeux des folâtres amours,
Et dont le gai savoir, berçant l'âme ravie,
Entrelace de fleurs les rameaux de la vie!

(*A Duchatel.*)

Que chacun par vos soins emporte un collier d'or.
Vous souriez, Dunois.

DUCHATEL.

Sire, votre trésor
Est vide: l'argent manque.

LE ROI.

Eh bien! qu'on s'en procure.

DUCHATEL.

Ah! Sire, loin de moi toute parole dure!
Mais à la fin, pressé par la nécessité,
Je dois faire à mon maître ouïr la vérité.
Hélas! le temps n'est plus des royales largesses.
La guerre dans leur source a tari vos richesses.
Vos coffres sont à sec; le soldat est sans pain:
La révolte brutale est fille de la faim;
Il se mutinera, si Dieu ne nous protége.

LE ROI.

Comment! n'avez-vous pas les impôts et, que sais-je?
Tant d'autres revenus?

DUCHATEL.

Rien, nous n'avons plus rien;
Impôts et revenus ne sont plus votre bien,
Sire. Ils sont engagés pour plus de trois années.

LE ROI.

Mais des riches cités que mon droit m'a données
Il est plus d'une encor.....

DUNOIS, *l'interrompant.*

Que vous pourrez sauver,
S'il plaît au cher Talbot de nous les conserver!

(Un page qui entre.)

Sire.....

LE ROI.

Que me veux-tu, Gilbert?

LE PAGE.

Au Roi de France
Trois bourgeois d'Orléans demandent audience;
Ils se présentent, Sire, avec des sauf conduits
De la main de Talbot.

LE ROI.

Va, qu'ils soient introduits.
(*Le Page sort.*)

SCÈNE III.

LES PRECÉDENTS, *trois* MAGISTRATS.

LE ROI.

Salut, nobles enfants de la ville fidèle;
Soyez les bien-venus; dites, résiste-t-elle,
Toujours inébranlable en cette extrêmité,
Avec même constance et même fermeté?

UN MAGISTRAT.

Oui, son courage est grand; grande aussi sa détresse;
Nos remparts, nos soldats sont foudroyés sans cesse,
Et le sort plus cruel vient d'ajouter enfin
Aux horreurs des combats les horreurs de la faim.
Hommes et bastions étant détruits, que faire?
Quelques bras seuls restant, Jean de Sainte-Sevère
A dû traiter; d'après ce qu'il leur a promis,
Dans douze jours il rend la ville aux ennemis.

A moins que d'ici là des troupes assez fortes
Pour sauver Orléans n'arrivent à ses portes.

(Dunois *fait un vif mouvement de colère.*)

LE ROI.

Sainte-Sevère est prompt, et le délai bien court.

LE MAGISTRAT.

Oh! le Roi nous entend! à notre aide il accourt!
Vous ne pourriez ouïr avec un cœur tranquille
Les cris désespérés de votre bonne ville,
Sire; oh non! vous viendrez; vous viendrez, n'est-ce pas?
Et l'espoir va rentrer dans nos murs sur vos pas.

DUNOIS.

Comment à ce traité put consentir Xaintraille?

LE MAGISTRAT.

Hélas! il est tombé sur les champs de bataille,
Mutilé par le fer de l'ennemi vainqueur,
« Il ne lui restait plus rien d'entier que le cœur. »
Xaintraille ne savait vivre un jour sans combattre,
Et ce cœur maintenant a dû cesser de battre.

DUNOIS.

Quoi! mort!

LE MAGISTRAT.

Si ce héros pouvait nous protéger,
A se rendre aux Anglais oserait-on songer?

LE ROI.

Xaintraille mort! Xaintraille étendu dans la tombe!
En lui c'est une armée entière qui succombe.

(UN CHEVALIER *s'approche et dit quelques mots à l'oreille de Dunois qui paraît troublé.*)

DUNOIS.

Encore!

LE ROI.

Qu'avez-vous?

DUNOIS.

Sire, les Écossais,
Me mande Lord Douglas, se portent aux excès;
Ils menacent ces murs en leur fureur extrême,
Réclamant à grands cris leur solde à l'instant même.

LE ROI A DUCHATEL.

Et pour les satisfaire est-il quelque moyen?

DUCHATEL.

Aucun.

LE ROI.

Quoi! Duchatel.....

DUCHATEL.

Je l'ai déjà dit, rien.

LE MAGISTRAT, *courbant le genoux.*

Orléans vous implore en sa douleur amère.
Pitié, pitié pour nous : vous êtes notre père.

LE ROI, *avec désespoir.*

Eh! des castels détruits puis-je faire accourir
Des hommes tout armés prêts à vous secourir?
Le puis-je? répondez. Pour réparer vos pertes
Puis-je faire fleurir les campagnes désertes?
Oh! prenez tout mon sang; mais de l'or, des soldats,
Ne m'en demandez point. Hélas! je n'en ai pas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, AGNÈS SOREL, *une cassette à la main.*

LE ROI.

Agnès, que viens-tu faire ici, ma bien aimée?
Fuis plutôt.

AGNÈS.

Est-il vrai, Sire, que votre armée
A laissé pénétrer jusqu'en ses bataillons
Le feu contagieux de nos rebellions?
Que, pour être payés d'une solde arriérée,
Les mutins du palais veulent forcer l'entrée?
Est-il vrai, Duchatel? Ah! s'il en est ainsi,
S'il faut de l'or, prenez, prenez l'or que voici,
Les biens de mes aïeux, les châteaux de Provence
Où, dans la paix du cœur, s'écoula mon enfance;
Terres, châteaux aimés, parures et bijoux,
Que m'importe à présent! prenez; ils sont à vous.

LE ROI.

Ah! dans ce pur élan je reconnais ton âme,
Toi, généreuse amie et toujours noble femme,

Qui ne reçus de moi, dans mes plus heureux jours,
Que la fleur printannière, image des amours.

DUNOIS.

Agnès se dévouant ne vous sauve pas, Sire.

AGNÈS.

Agnès se dévouant! Monseigneur, qu'est-ce à dire?
Je ne cède, après tout, que de vains ornements.
Pour vous, le sacrifice est de tous les moments;
Celui-là seul est vrai, grand et digne d'envie.
Je donne mes joyaux; vous donnez votre vie.
Change cet or en fer, Roi; que tes courtisans
Marchent, l'épée au poing, en corps de partisans:
Commande, que ta voix les enflamme; et peut-être
Les destins changeront, ô mon Seigneur et maître!

LE ROI.

Tu dis vrai, mon Agnès, les destins changeront.
Une bohémienne, un jour, le heaume au front,
Vint à moi, me parlant ainsi: « Charles de France,
« Les hommes d'Angleterre abattront ta puissance;
« Mais une femme alors apparaîtra; sa main
« De ton trône usurpé t'ouvrira le chemin. »
Cette femme qui doit rendre mon sort prospère,
Je voulus la trouver sous les traits d'une mère;
Vain espoir! vains efforts! Cette femme, c'est toi;
Toi seule, mon Agnès, tu sauveras ton Roi.

AGNÈS.

Quoi! n'as-tu pas l'appui de tes fiers capitaines?

LE ROI.

Et de mes ennemis les discords et les haines.

DUNOIS.

Ah! si le duc Philippe à nous venait s'unir,
Que bientôt s'ouvrirait un splendide avenir!
Comme j'arracherais à d'indignes entraves
Le trône des Valois et la terre des braves!
Que peuvent, en effet, Anglais sans Bourguignons?
Quel pays a fourni leurs meilleurs compagnons?
Talbot fait sonner haut tous ses noms de victoire;
Mais est-ce bien à lui qu'en appartient la gloire?
D'où sortent ses soldats? Est-il beaucoup d'entre eux,
J'entends des plus hardis parmi les valeureux,
Accourus, sur ses pas, de la rive étrangère?
Sont-ils fils de la France ou fils de l'Angleterre?
Qui peupla son armée? Emplit ses arsenaux?
Nous donnâmes le sang; les Anglais les drapeaux.
Les Français ont été vaincus, ne lui déplaise,
Par des Français marchant sous la bannière Anglaise.

LE ROI.

Nos ennemis, suivant des récits indiscrets,
Ont dans leur union des déplaisirs secrets.
Or, La Hire, exploitant leur mésintelligence,
Doit ramener à moi le vassal de la France.
Au camp des Bourguignons La Hire s'est rendu.
S'il réussit, je suis sauvé; sinon perdu.

DUCHATEL, *à la fenêtre.*

La Hire à l'instant même
Arrive, je le vois.

LE ROI.

Il vient! heure suprême!
M'apportes-tu la gloire ou le dernier affront?
Fais-tu monter l'honneur ou la honte à mon front?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS. LA HIRE.

LE ROI, *allant au devant de La Hire.*

Notre espérance est-elle accomplie ou trompée?
Que dois-je attendre?

LA HIRE.

Rien, rien que de votre épée.

LE ROI.

Philippe a rejeté tes propositions?

LA HIRE.

Philippe est absolu dans ses prétentions.
Il exige, avant tout, qu'on livre à sa colère
Duchatel qui, dit-il, a massacré son père.

LE ROI.

Et si nous repoussons cette honte?

LA HIRE.

En ce jour
Tout projet d'alliance est rompu sans retour.

LE ROI.

Au pont de Montereau si fatal à sa race
Qu'il vienne; et l'insolent paîra cher son audace.
Je t'avais ordonné de lui jeter mon gant.
L'as-tu fait?

LA HIRE.

Je l'ai fait, mort-dieu; mais l'arrogant
M'a dit d'un air railleur que votre beau Royaume,
Réalité pour lui, pour vous n'est que fantôme
Et qu'il ne voulait pas être sot à ce point
De donner au fantôme un corps qu'il n'avait point;
Mais que sous Orléans si le vouliez abattre,
Demain il y serait, et tout prêt à combattre.

LE ROI.

Défenseur de mes droits, que fait mon parlement?

LA HIRE.

Il est lâche à son aise et traître impunément.
L'égoïsme et la peur glacent toutes ces âmes.
Ils vous ont déclaré déchu du trône.

DUNOIS.

Infâmes!

LE ROI.

Et la reine Isabeau, que fait-elle? Dis-moi.

LA HIRE, *avec embarras.*

La reine est à Paris.... .

LE ROI.

Parle, parle.

LA HIRE, *après avoir réfléchi un instant.*

O mon Roi!
Je vins à Notre-Dame un jour de grande fête.
Saints parvis et maisons, de leur base à leur faîte,
Rayonnent d'étendards aux anglaises couleurs,
De rameaux de verdure et de festons de fleurs.
Sous le fouet des tyrans la populace vile
De ses cris effrénés fait retentir la ville;
L'ombre des Rois frémit dans le vieux monument,
Car du Roi des Anglais c'est le couronnement.

DUNOIS.

Honte plus douloureuse encor que nos désastres!

LAHIRE.

J'ai vu le jeune Henri, cet enfant des Lancastres,
Au trône vénéré de Saint Louis monter
Appuyé sur les siens, Bedfort et Glocester;
Et le duc de Bourgogne, en son aveugle rage,
A ce roi dérisoire à genoux rendre hommage.

LE ROI.

Oh! le pair déloyal! oh! l'indigne cousin!

LA HIRE.

En montant les degrés, le royal mannequin
Chancela. Le présage est mauvais, murmurèrent
Des voix confuses; puis, des rires éclatèrent.

D'un pas rapide alors la Reine s'avança
Et... dois-je le redire?....

LE ROI.

Eh bien!

LA HIRE.

Elle plaça
Elle-même l'enfant sur le trône.

LE ROI.

Ma mère!

LA HIRE.

Et jetant sur le peuple un regard de colère :
« De quoi vous plaignez-vous? » Dit-elle; « Ce rameau
« Fleurit plein de vigueur; et les soins d'Isabeau
« Vous sauvent d'une tige atteinte de souffrance
« Et d'un roi tout chétif qu'enfanta la démence. »

(LE ROI. *se couvre le visage.*)

DUNOIS.

Oh! démon! oh! démon!

LE ROI, *après un moment de silence, s'adresse aux magistrats.*

Vous l'avez entendu!
A quel abaissement me voila descendu!
Je ne puis rien pour vous, rien pour votre défense,
Vous êtes relevés de votre obéissance;
C'est moi qui vous dégage; et vous pouvez ainsi
De Philippe-le-Bon implorer la merci.

LE MAGISTRAT, *agenouillé.*

Comment! Sire, Orléans, la ville infortunée,
Par le Roi Charles sept serait abandonnée!
Cela n'est pas possible. Oh! non, jamais le Roi
N'oublîra la cité si ferme dans sa foi.

DUNOIS.

Le malheur à ce point a-t-il su nous abattre
Que nous sommes vaincus à ne pouvoir combattre?
Et parmi les Français, ce peuple redouté,
Les partis feraient-ils assaut de lâcheté?

LE ROI.

Quoi ! le sang coule à flots, et toujours inutile!
Et la guerre étrangère et la guerre civile
D'une étreinte effroyable étranglent sans pitié
Ce malheureux pays déjà mort à moitié!
Et je souffrirais, moi, que pour nos fureurs vaines,
Un grand peuple épanchât tout le sang de ses veines!
Non, non ; Dieu ne veut plus du trône des Valois.
Baissons sans murmurer notre front sous ses lois.
Ma réprobation dans nos maux est écrite.
Meure avec Charles sept une race maudite!

AGNÈS.

N'écoute pas la voix du découragement.
La haine et l'abandon brisent ton cœur aimant;
Mais dans ce jeune cœur flétri par la souffrance
Laisse s'ouvrir encor la fleur de l'espérance.
Peut-être que demain un beau jour aura lui.

LE ROI.

Non, je ne suis plus roi. Pour ce peuple aujourd'hui
Il faut un autre sceptre ; il faut une autre épée,
Qui, de sang et de pleurs incessamment trempée,
Comme le glaive ardent des archanges vengeurs
Soit l'instrument fatal des célestes fureurs.
Mes frères ont péri. L'infernale puissance
T'a torturé vingt ans, pauvre père en démence !
Et celle dont les flancs, hélas ! m'ont mis au jour
M'exècre, m'abreuvant de fiel au lieu d'amour.
Tel est l'arrêt de Dieu : ma race est condamnée ;
Il me faut jusqu'au bout subir ma destinée ;
Et je cède.

DUNOIS.

Est-ce là le langage d'un roi ?
Est-ce ainsi qu'on rejette une couronne ? Quoi !
Dans les champs dévastés, dans les villes en flammes
Bourgeois et laboureurs, vieillards, enfans et femmes
Luttent, bravant la faim, la mort, toute douleur,
Sous l'inspiration et l'élan de leur cœur !
Quoi ! chacun tout entier se dévoue et s'enchaîne
Au parti qui lui souffle et l'amour et la haine !
Chacun marche à son but sans en être effrayé....
Et vous, Roi, n'écoutant qu'une molle pitié,
Vous iriez à l'Anglais pour des raisons futiles
Livrer, avec vos droits et votre honneur, vos villes !
Non ; que la guerre encor poursuive son chemin ;
Et frappez sans remords, ô mon royal cousin !

LE ROI, *aux magistrats.*

Je ne puis d'Orléans faire lever le siége.
N'insistez plus. Allez, et que Dieu vous protége !

DUNOIS.

C'en est trop à la fin! Puisque vous désertez
Ce trône où vos aïeux si grands étaient montés,
Que vous abandonnez l'épée et la Couronne,
A mon tour maintenant, moi, je vous abandonne;
Et l'honneur des Valois que vous osez ternir
Le bâtard d'Orléans saura le soutenir.

(*Aux magistrats.*)

Dans vos murs dont le nom fut porté par mon père
Je retourne avec vous, poussant des cris de guerre,
Pour que l'Anglais apprenne, au fort de nos combats;
Que, n'ayant plus de roi, vous avez des soldats.

(*Il veut sortir; Agnès le retient.*)

AGNÈS.

Comte Dunois, calmez cette colère extrême. —
C'est un guerrier loyal, c'est un cœur qui vous aime,
Sire; n'en croyez pas cet aveugle transport;
Car pour vous mille fois il braverait la mort.
Restez unis tous deux au nom de votre gloire.

(DUNOIS *a les yeux fixés sur le Roi et semble attendre une réponse.*)

LE ROI.

C'en est fait, Duchatel; nous passerons la Loire.

AGNÈS *à* DUNOIS.

Le destin le poursuit; pour parer à ses coups,
Dunois l'abandonnant, que lui reste-t-il?

DUNOIS, *avec ironie.*

Vous.

Adieu.

(*Il se détourne brusquement et s'éloigne. Les magistrats le suivent.*)

AGNÈS, *à La Hire.*

Suivez Dunois; apaisez sa colère.
Oh! funeste départ et qui me désespère!
Le Roi de France est là délaissé, sans secours!

(*La Hire sort.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, AGNÈS, DUCHATEL.

LE ROI.

Fidèle et dévoué, mais orgueilleux toujours,
Il pense que le Roi va lui demander grâce.
Jamais. Cette fierté m'humilie et me lasse.
Assez d'affronts ainsi. Dunois pourra savoir
Que j'aime mieux périr que de lui rien devoir.
Encor là, Duchatel! Faudra-t-il le redire?
Faites que tout soit prêt pour le départ.

DUCHATEL.

Mais, Sire.....

LE ROI.

Eh quoi! vous hésitez. Pour la première fois,
Tanneguy Duchatel reste sourd à ma voix.
Il tarde à m'obéir alors que je commande!
Plus mince est ma fortune et plus sa tiédeur grande :
C'est juste; et vous suivez l'exemple que céans
Vous a donné tantôt le bâtard d'Orléans.
Merci!

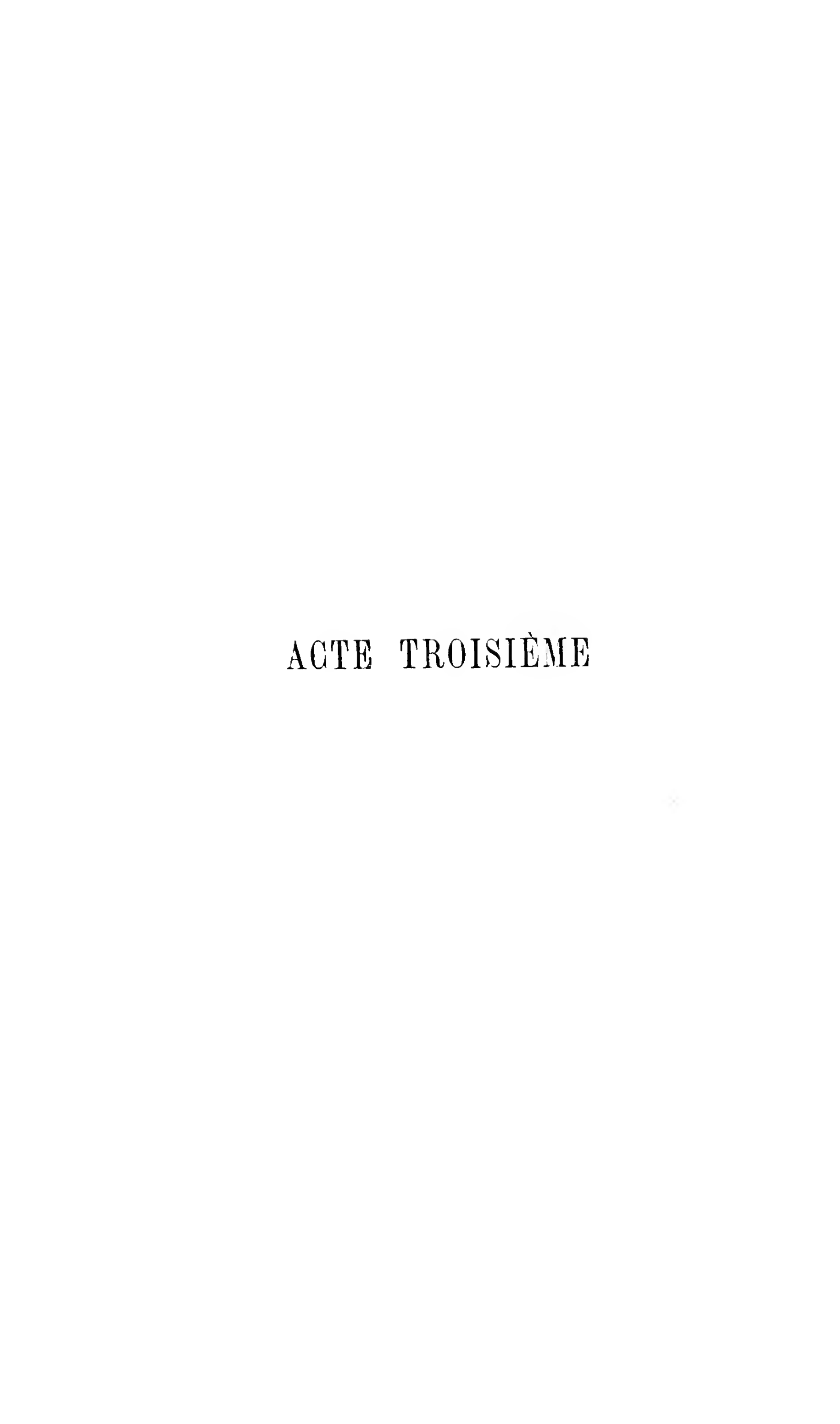
DUCHATEL.

Vous l'exigez, j'obéis, ô mon maître.

LE ROI.

Enfin, je te retrouve ainsi que tu dois être!
Fais monter à cheval les gens de ma maison.
Moi je prendrai congé des bourgeois de Chinon.





ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUCHATEL.

A travers sa réserve, oh! j'ai compris La Hire.
Ses regards m'ont dit plus que sa voix n'osait dire;
Ma mort doit apaiser Philippe de Valois :
Qu'on lui livre ma tête, il revient à nos Rois.
Mon maître m'a surpris tantôt une promesse;
Mais mon âme y répugne et la tient pour faiblesse.
Charles sept saura tout. Je vais l'attendre ici.
Courage, Duchâtel; courage, le voici.

SCÈNE II.

LE ROI, DUCHATEL.

LE ROI, *se parlant à lui-même.*

C'est là mon peuple, ardent et prompt dans sa colère,
Mais bon, mais dévoué, généreux et sincère.
Quels que soient l'avenir et ses maux persistans,
Ces adieux dans mon cœur retentiront long-temps!

DUCHATEL.

Les jours de l'avenir que vous voyez si sombres
Ont des lueurs peut-être au travers de leurs ombres.
Les Anglais sont, hélas! partout victorieux;
Mais leur gloire d'emprunt s'éteindra sous nos yeux;
Nous en verrons la fin. C'est leur auxiliaire
Qui fit jusqu'à présent le succès de la guerre :
Sans le duc de Bourgogne, ils n'auraient pu jamais,
Sire, dresser un camp sur le sol des Français.
Sans ce nom de Valois puissant et redoutable,
Leur entreprise folle avortait misérable;
Philippe pouvait seul l'étayer de sa main
Et du trône à Lancastre aplanir le chemin.
Or, Philippe, et c'est là ce que Talbot redoute,
Du devoir méconnu peut reprendre la route.

LE ROI.

Non, ne nous flattons pas d'un chimérique espoir.
Philippe est pour toujours sorti de son devoir.
Aux étrangers propice, au suzerain parjure,
Il servit les Anglais et m'infligea l'injure;
Il méconnut les lois de la fidélité;
Race, pays, serment, il n'a rien respecté.
Grâce à lui, ces Anglais obtinrent la victoire;
Avec sa honte enfin, il construisit leur gloire.
Mais pour moi, son cousin, intraitable ennemi,
Il ne sera cruel ni perfide à demi.

DUCHATEL.

O Roi, rappelez-vous le récit de La Hire,
Le Duc ne demandait....

LE ROI.

Eh bien! que veux-tu dire?

DUCHATEL.

D'un fidèle sujet daignez ouïr la voix.
Le Duc, si vous voulez, reconnaîtra vos droits.
Envoyez-moi vers lui.... la paix sera signée.

LE ROI.

Mais ce serait ta mort!

DUCHATEL.

Victime résignée,
Si l'implacable Duc veut mon sang, j'y souscris,
Du salut de mon Roi trop heureux à ce prix.

LE ROI.

Que dis-tu? se peut-il que ma honte soit telle
Que je doive accepter cette injure nouvelle?
Oh! le féal ami qui dit à son seigneur :
Roi, sauve ta couronne en perdant ton honneur!

DUCHATEL.

Songez, Sire, qu'enfin la fortune ennemie...

LE ROI.

Je subirai l'exil, mais non pas l'infâmie;
Plus un mot, et va-t-en.

DUCHATEL, *avec amertume.*

Je vais donc de ce pas
Tout préparer pour fuir!

(*Duchâtel veut sortir. La Hire entre.*)

SCÈNE III.

Les précédents, LA HIRE.

LA HIRE.

Non, vous ne fuirez pas!
Car la France triomphe; elle a crié : Victoire!

LE ROI.

Victoire! se peut-il? non, je ne le puis croire.

DUCHATEL.

Que dis-tu, cher La Hire, et t'ai-je bien compris?

LE ROI.

C'est une erreur, hélas! Tu te seras mépris,
La Hire; un bruit menteur a frappé tes oreilles.

LA HIRE.

Oh! vous allez ouïr de plus grandes merveilles.
Dunois me suit; il vient avec un chevalier
Témoin de nos succès qu'il conta le premier.

SCÈNE IV.

Les précédents, DUNOIS, le chevalier RAOUL, *revêtu de ses armes.*

DUNOIS.

Roi, ce jour est heureux; qu'il nous réconcilie!
Je reconnais mes torts.

LE ROI.

Et moi je les oublie.
Mais parlez; quel est donc ce grand événement
Qui vous remplit de joie et de saisissement?

DUNOIS.

Le chevalier Raoul est là qui va le dire.
Son récit est étrange et miraculeux.

RAOUL.

Sire,
Baudricourt conduisait, venant de Vaucouleurs,
Des Lorrains réunis sous de nobles couleurs,
Tous ceux qu'il enrôla, soit sur ses propres terres,
Soit d'autres à l'entour, en tout seize bannières.
Nous étions arrivés, Sire, près d'Avallon,
Descendant des hauteurs vers un large vallon,
Pleins d'ardeur, quand l'Anglais parut à notre vue;
De la plaine et des monts il couvrait l'étendue,
Montrant, sur quelque point où l'on voulût frapper,
Un mur de fer tout prêt à nous envelopper.
Nul chemin! nul espoir! comme atteints de la foudre,
Nos chefs tenaient conseil sans pouvoir rien résoudre...

LE ROI.

Après?

RAOUL.

Mais (ô merveille étrange!) en ce moment
De l'épaisseur des bois sort précipitamment
Une vierge à la fois jeune, terrible et belle.
On dirait à la voir une Pallas nouvelle.

Ses cheveux sur son col tombent en longs anneaux,
Plus noirs et plus brillans que l'aile des corbeaux.
Un heaume orne son front. Elle s'arrête et crie :
« Braves Français! Jésus et la vierge Marie
« Par la main d'une enfant vous guident aux combats;
« Marchez aux ennemis, et ne les craignez pas. »
Alors, elle saisit un étendard, s'élance;
Sa voix souffle à nos cœurs sa magique puissance;
Et la troupe aux abois, d'un effort surhumain
A travers les Anglais s'ouvre un sanglant chemin.
Rien ne peut arrêter le torrent de sa rage.
Affreuse est la mêlée, horrible est le carnage;
Nos insolents vainqueurs sont vaincus à leur tour,
Et notre longue injure est vengée en un jour.

LE ROI.

L'aventure est, vrai Dieu! grande et surnaturelle.
Mais cette enfant, quel est son nom? Et d'où vient-elle?

RAOUL.

Instrument suscité des célestes décrets,
Elle veut au Roi seul confier ses secrets.
Lui seul a droit, dit-elle, à cette confidence,
Mais entendez ces cris : la voilà qui s'avance.

(On entend des voix confuses et le son des cloches).

LE ROI, A DUNOIS.

Allez au devant d'elle; et si, comme on prétend,
L'esprit de Dieu l'anime et l'envoie, à l'instant
Elle reconnaîtra le Roi, quoique l'on fasse.
Dunois, pour l'éprouver, vous parlez en ma place.

Dunois fait quelques pas vers Jeanne : le Roi reste immobile :)
Les autres personnages sont en face : le milieu de la [illegible]

SCÈNE V.

Les précédents, JEANNE, *accompagnée des magistrats et de plusieurs chevaliers qui remplissent le fond du théâtre. Elle s'avance, regardant tous les personnages rangés autour d'elle. Plus tard, un* ÉCUYER.

DUNOIS, *après un silence solennel.*

Jeune fille, voici.....

JEANNE, *l'interrompant et le regardant avec dignité.*

Dunois veut tenter Dieu.
C'est un plus grand que lui que je cherche en ce lieu.

(*Elle s'avance d'un pas assuré vers le Roi, courbe un genou devant lui, se relève, puis se retire. Tous les assistants manifestent leur surprise.*)

LE ROI.

Qui donc, ô jeune fille, et t'éclaire et t'inspire?
C'est la première fois que tu me vois.

JEANNE.

Non, Sire.
Je vous ai vu (c'était un moment solennel!)
Hier, quand vous étiez seul avec l'Éternel.
La nuit sur ce palais épaississait son ombre,
Et votre âme souffrante était encor plus sombre.
L'inquiète insomnie irritait vos douleurs.
Vous vous êtes levé de votre couche, en pleurs,
Et vous avez prié. Cette prière, Sire,
Éloignez votre cour, je vais vous la redire.

LE ROI.

Ce que je dis à Dieu peut être répété
Aux hommes ; je t'écoute, esprit de vérité.

JEANNE.

Eh bien ! voici les mots sortis de votre bouche :
« Que la misère, hélas ! de mon peuple te touche,
« Seigneur ; regarde, il est mourant, prends en pitié ;
« Et si peut-être un tort non encore expié
« Fut par les miens commis, ô mon céleste père,
« Épuise sur moi seul ton vase de colère. »
Puis, vous avez parlé d'Agnès.....

LE ROI.

Tais-toi ! tais-toi !
Jeune fille ; je n'ai plus de doute ; je croi !
Ta mission éclate à mes yeux révélée.
Par Dieu même tu fus pour combattre appelée,
Pour combattre l'Anglais, pour relever enfin
Mes lys longtemps courbés sous l'aride destin.
Mais dis-nous tes secrets, ô sainte jeune fille !
Parle : quel est ton nom, ton pays, ta famille ?

JEANNE.

Mon nom est Jeanne d'Arc, et je reçus le jour
Aux champs de Domremy, près de Greux, doux séjour
Où mon père, honoré parmi ceux du village,
Me donnait à guider troupeaux au pâturage.
Là, j'entendais souvent parler des ennemis.
Qu'Isabelle et Talbot sur nos bords ont vomis.
On contait que Paris tombait en leur puissance
Et que l'Anglais était le maître de la France.

Alors, j'ai supplié la mère du Seigneur,
Lui disant : Sauvez-nous, Vierge, du déshonneur
De passer sous le joug des races étrangères
Et de voir fuir les rois qu'avaient bénis nos pères. »
Il est sur la hauteur, non loin de nos hameaux,
Une madone, appui du pauvre en tous ses maux,
Et que les pèlerins, dans leurs visites saintes,
Pressent, en l'invoquant, de pieuses étreintes.
Un chêne est tout auprès, chêne vieux, redouté,
Et qui par la terreur fit sa célébrité.
Souvent je m'asseyais à l'ombre de ce chêne....
Si l'un de mes agneaux descendait dans la plaine,
Toujours, quand le sommeil venait fermer mes yeux,
Un songe me montrait l'agneau capricieux.
Une fois, j'y priai durant la nuit entière;
Le sommeil repoussé fatiguait ma paupière
Et tourmentait mon âme en sa dévotion.
Tout à coup il me vint une apparition
Merveilleuse; c'était la Vierge. Sur sa tête,
Un étendard flottait; comme en nos jours de fête
Elle portait l'habit des bergères, mes sœurs,
Et l'épée en ses mains brillait de feux vengeurs.
« Laisse-là tes troupeaux; lève-toi, » me dit-elle.
« Lève-toi, le Seigneur à d'autres soins t'appelle.
« Cette épée est la tienne, et ce drapeau le tien.
« Marche, venge ton Roi, mon peuple et ne crains rien. »
Moi, je lui dis : comment faire une telle chose?
Une épée est trop lourde à mes mains, et je n'ose.
Elle reprit : « sans peur prends ce fer redouté;
« Si ton âme toujours garde sa pureté,
« Il ne pèsera point à ton bras; et sois sûre
« Que l'un sera puissant, l'autre étant sans souillure. »

Elle toucha du doigt ma paupière, et je vis
Les anges descendant vers moi du paradis.
Trois nuits durant, j'ouïs cette voix solennelle :
« Lève-toi ; le Seigneur à d'autres soins t'appelle, »
Or, la troisième nuit, d'un sévère regard
La Vierge accompagna ces mots : plus de retard ;
« Le temps presse ; accomplis l'œuvre de délivrance,
« Et mets ta gloire, femme, en ton obéissance. »
Elle dit ; tout à coup ses vêtements de lin
Tombent, comme enlevés par un souffle divin,
Et je vois, son front ceint d'une auguste auréole,
Sur des nuages d'or la Vierge qui s'envole.

LE ROI.

Humble fille des champs, puissante par la foi,
Si tantôt mon esprit douta, pardonne-moi.

DUCHATEL.

Miracle surprenant !

LA HIRE.

O céleste Puissance !

DUNOIS.

Je crois moins au miracle encor qu'à l'innocence
Qui brille dans ses yeux.

LE ROI.

Dis, mon ange Sauveur,
La France.....

JEANNE.

Est délivrée.

LE ROI.

Et moi Charles.....

JEANNE.

Vainqueur.

LE ROI.

Mais Orléans succombe!

JEANNE.

Orléans se relève!

LE ROI.

Rheims.....

JEANNE.

Te couronnera.

LE ROI.

Comment?

JEANNE.

Roi, par mon glaive,
Qui te fera passage à travers les Anglais.
Ces oracles son sûrs; Charles Sept, retiens-les.

(*Mouvement parmi les chevaliers.*)

DUNOIS.

Jeanne d'Arc, guide-nous. Quoi qu'il faille entreprendre,
Nous te suivrons; ce fer saura bien te défendre.

LA HIRE.

Toi marchant avec nous, nous serons redoutés;
Car Saint-Michel, mort Dieu! se lève à tes côtés.
Déjà l'espoir revient aux âmes alarmées.

LE ROI.

Ces chefs sont sous ta loi. Commande mes armées.
Du connétable absent l'épée est dans ma main.
Je te la donne.

JEANNE.

Non, je refuse, Dauphin.
Dans Fierbois, au caveau de Sainte-Catherine,
Est l'arme au fer sacré que le ciel me destine;
Fais-la prendre. Elle porte une fleur de lys d'or.

LE ROI.

Tu l'auras.

JEANNE.

Gentil prince, il me faudrait encor
Une bannière blanche où figurât Marie
Avec l'enfant Jésus qui pour la terre prie.

LE ROI.

Tu l'auras.

JEANNE.

Il suffit.

(Un écuyer entre.)

LE ROI.

Que veut cet écuyer?

UN ÉCUYER.

Sire, l'Anglais vers vous envoie un chevalier.

JEANNE.

Laisse-le entrer; car Dieu commanda son voyage.

(*Le Roi fait signe à l'écuyer, qui sort.*

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE HÉRAUT.

LE ROI.

Qu'apportes-tu, héraut? Expose ton message.

LE HÉRAUT.

Quel est celui de vous qui parle dans ce lieu
Pour Charles de Valois, comte de Ponthieu?

DUNOIS.

Insolent! Oses-tu renier notre maître,
Jusque dans ce palais? Si tu n'as à transmettre
Que de pareils propos, apprends, lâche étranger,
Que l'habit de héraut ne peut te protéger.

LE ROI.

Calmons-nous, mon cousin. Réponds-moi, quelle est-elle
Ta mission?

LE HÉRAUT.

Le sang autour de nous ruisselle,
Et votre doux vainqueur, veut bien, dans sa pitié,

De ses maux à la France épargner la moitié;
Qu'Orléans s'abandonne à nous sans résistance,
Et nous offrons.....

LE ROI.

Voyons.

JEANNE, *s'avance.*

O noble Roi de France,
Souffrez que j'interroge à l'instant cet Anglais.

LE ROI.

Parle, Jeanne; et décide ou la guerre ou la paix.

JEANNE, *au héraut.*

Qui t'envoie?

LE HÉRAUT.

Un guerrier terrible à l'oriflamme,
Salisbury.

JEANNE.

Comment! mais il a rendu l'âme.

LE HÉRAUT.

Que dis-tu? Je l'ai vu tout prêt pour les combats,
Il parle par ma voix,

JEANNE.

Les morts ne parlent pas.
Tu penses, sur les bruits des dernières batailles,
Que Salisbury vit et que mort est Xaintrailles!

Dans le livre de Dieu, moi, j'ai lu plus avant,
Et je dis l'Anglais mort et le Français vivant.
Hier, ton chef respirait, soit ; mais ce matin même,
Une balle a pour lui marqué l'heure suprême.
Tu ris! à mon discours tu n'ajoutes pas foi.
Eh bien! pars, et demain tu verras son convoi.
Dis-nous ta mission.

LE HÉRAUT.

Toi qui sais toute chose,
Tu la connais sans doute avant que je l'expose

JEANNE.

Au fait, ai-je besoin que tu l'expliques? Non.
Mais rapporte aux Anglais, toi qui parle en leur nom,
Les mots qu'en ce palais, moi, Jeanne, je prononce,
Car c'est la voix du ciel qui par ma voix s'énonce.
Roi d'Angleterre, et vous, Glocester et Bedfort,
A la fin rendez compte au Dieu juste, au Dieu fort,
Et du sang et des pleurs que vous fîtes répandre;
Livrez à notre roi, livrez, sans plus attendre,
Toute ville, château, citadelle ou donjon
Qu'ont mis entre vos mains l'or et la trahison.
Ou la guerre, ou la paix, choisissez; mais qu'on sache
Que la guerre sera cruelle et sans relâche,
Qu'en tous lieux et toujours elle vous poursuivra,
Que tous les maux soufferts elle vous les rendra;
Qu'elle vous les rendra sans pitié, sans mesure,
Vous les faisant payer, Anglais, avec usure;
Que Charles a secoué votre joug étouffant
Et dans son vieux Paris entrera triomphant!

Maintenant, va, héraut; emporte ton message,
Et regagne les tiens par le plus court passage.
Mais quels que soient la route et ton empressement
Je serai la première à ton retranchement!

(*Le héraut sort.*)

Aux armes; Chevaliers; plus de retard, en guerre!
A moi page, écuyer et chapelain austère!
Marchons vers Orléans, gonfalons déployés,
Et que nos oppresseurs soient dans leur sang noyés!
Marchons vers Rheims; marchons; chevaliers, l'huile sainte
Que son église garde en sa fidèle enceinte,
N'a point encor marqué le front de notre Roi
Du sceau qui doit fixer à jamais notre foi.
Rheims nous appelle. Il faut qu'à travers les armées
Je mène dans ses murs nos troupes enflammées.
Je dois combattre et vaincre en fille de Sion....
Accomplissez votre œuvre, et moi ma mission!

DUNOIS.

O Rheims! tu reverras les lys de la victoire!
(*à Jeanne.*)
Conduis-nous.

JEANNE.

Dieu le veut!

DUNOIS.

Au combat!

JEANNE.

A la gloire!

ACTE QUATRIÈME

ACTE QUATRIÈME.

La scène est à Rheims. Le théâtre représente une salle ornée pour la fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI.

Par quels miraculeux et subits changements
Le ciel a-t-il conduit ces grands évènements[1]?
Une fille, vouée à des travaux serviles,
Paraît, sauve Orléans, cette fleur de mes villes,
Répare les affronts de Poitiers, de Crécy,
Plante mes lys vainqueurs à Troye, à Beaugenci,
Renverse de Jargeau le rempart redoutable,
Porte aux champs de Patay sa gloire impérissable,
Renferme les travaux de trente ans en deux mois,
Et le monde s'étonne au bruit de ses exploits.
Chef de guerre invincible et soldat intrépide,
Son cœur a les vertus d'une vierge timide.
Grâce à cette héroïne, à peine si je puis

[1] Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER, acte Ier.

Comprendre quel j'étais en voyant quel je suis!
La révolte entraînant les sujets et les princes,
Armant contre le Roi ses villes, ses provinces,
La Guyenne, l'Anjou, le pays qui s'étend
Des bouches de la Meuse au rivage Normand;
Et ne me laissant plus de mes États si vastes
Que lambeaux disputés à des destins néfastes.
Dans un cercle de fer plus étroit tous les jours
Et n'espérant plus rien, ni pitié ni secours,
J'étouffais, j'étouffais... Maintenant je respire!
Chaque soleil qui luit agrandit mon empire!
Philippe, mon cousin, cet arrogant vassal,
Est entre mes féaux homme lige féal;
Car, mettant le devoir en place de l'outrage,
Dans mon camp, devant tous, il me rendit hommage.
Jeanne, habile et prudente, a su par un traité,
Servant mes intérêts, ménager sa fierté,
Et la croix de Bourgogne aux fleurs de lys unie
Dissipe, astre vainqueur, l'ombre qui l'a ternie.
Notre dernier combat vient de jeter enfin
L'indomptable Talbot au pouvoir du dauphin;
Et cet heureux dauphin, roi dans toute sa gloire,
Sera sacré tantôt des mains de la victoire!
Mais voici Jeanne d'Arc.

SCÈNE II.

LE ROI. JEANNE.

LE ROI.

Ange venu des cieux,
Que l'aspect du bonheur réjouisse tes yeux;
Approche : à Dieu d'abord, puis à toi mon hommage.

Dieu forma le dessin, toi tu finis l'ouvrage.

JEANNE.

Oh! tout n'est pas fini; ne vous y trompez pas.
Le serpent dans les fleurs se cache sous les pas,
Et l'homme imprévoyant sur le gazon sommeille,
Quand le dard tout à coup le mord et le réveille.

(*Après une pause.*)

Oui, j'entrevois encore, hélas! prêt à s'ouvrir.
Un cercle de douleurs bien long à parcourir.
Malheur à l'imprudent dont la vaine folie
Imite en ses festins Balthasar qui s'oublie!
Car l'invisible main est toujours là...

LE ROI.

Comment!
Jeanne accueille en son âme un noir pressentiment!
Quand s'éclaire son front d'une auréole sainte,
Quand son destin...

JEANNE.

O mot qui me glace de crainte!
Mon destin! mon destin! je ne sais pas pourquoi;
Mais ce mot prononcé me pénètre d'effroi.

LE ROI.

Calme-toi, Jeanne d'Arc. Ce destin plein de gloire,
Éternel ornement de la plus belle histoire,
Rendra ton nom si cher aux siècles à venir,
Qu'ils réuniront tous leurs voix pour te bénir.
Et moi, les devançant, je veux sans plus attendre

T'octroyer les honneurs auxquels tu dois prétendre.
Sois noble, Jeanne d'Arc!

JEANNE.

Je suis, mon doux seigneur,
Vouée au sacrifice et non pas au bonheur.
Humble fille des champs, j'accomplis le mystère
Des projets inconnus du Très-Haut sur la terre.

LE ROI.

Tu résistes en vain : Obéis, tu le doi.
Ton blason portera des lys de par le Roi;
Et ta famille, hier encor dans la poussière,
Des plus grandes maisons marchera la première.
Mon conseil qui m'attend saura mes volontés.
Je te retrouverai plus tard, à mes côtés,
Au sacre. Jusque-là, dans une conférence,
Il me faut écouter sur des points d'importance
Mon grand-maître Bureau, l'argentier Jacques Cœur
Dont le rude parler a su gagner ton cœur.
J'ai hâte de régler l'objet qui les rassemble,
Puis d'oublier malheurs et dangers tout ensemble.
Que demain les soucis viennent nous ressaisir;
D'accord; mais aujourd'hui ne songeons qu'au plaisir

SCÈNE III.

JEANNE.

On entend les sons éloignés de la musique.
Les combats ont cessé. Les fureurs de la guerre
Font place aux cris joyeux, à la danse légère;
Comme le laboureur qui revient des moissons,

Le peuple jette aux vents et verdure et chansons.
Tout rit aux murs de Rheims; et l'autel magnifique
Éclaire de ses feux l'austère basilique.
Plus de haine entre nous : ni vaincus, ni vainqueurs :
Un même sentiment enchaîne tous les cœurs;
Le trône resplendit sous des cieux plus prospères :
Les fidèles Français ont retrouvé leurs frères !
Et moi, dont cette ivresse est l'ouvrage et l'honneur,
Je ne suis point heureuse, hélas! d'un tel bonheur.
Je ne sais quel regret, quelle mélancolie
Ont brisé les ressorts de mon âme amollie;
Mon front sous un fardeau suprême s'est plié.
Peut-être est-ce une vague, une intime pitié;
Peut-être tout ce sang dont ma main est trempée
D'une rigueur trop longue accuse mon épée;
Et la voix de mon sexe, étouffée un moment,
Fait entendre en moi-même un sourd gémissement.
Tandis qu'autour de moi mugissaient les batailles,
J'étais guerrière ardente et femme sans entrailles.
Mon bras, que nul effort ne pouvait retenir,
Terrible et sans merci se levait pour punir.
Souvent je méconnus le cri de la nature...

(*Après un instant de silence.*)

Jeune Montgomery, pour toi je fus bien dure!
« Guerrière, disait-il, prends pitié de mon sort.
« Oh ! grâce, épargne-moi, toi qui donnes la mort.
« Si tu savais combien mes jours coulaient prospères
« Sous les ombrages frais du comté de mes pères!
« Si tu savais combien renferme ce séjour
« De trésors de bonheur, d'innocence et d'amour!
« Si tu savais que là vit toute ma pensée!
« Si tu savais que là m'attend ma fiancée!....

« Je te croyais bon cœur. Me serais-je trompé?
« Grâce, grâce pour elle! » Et moi, je l'ai frappé...
Comme un reproche amer, écho d'un autre monde,
Cette voix me poursuit lamentable et profonde.

(*Les sons de la musique recommencent. Elle tombe dans une douce tristesse.*)

Pourquoi te dire adieu, houlette des pasteurs?
Pourquoi contre le glaive échanger tes douceurs?
Et pourquoi dans le ciel m'apparaître, ô Marie?
Pourquoi faire un torrent du lac pur de ma vie?
Quand tu veux, ô mon Dieu, qu'éclate ton pouvoir,
Qu'un signe manifeste à tous s'en fasse voir :
Charge, pour châtier, des feux de ta colère,
Les archanges du ciel, les esprits de lumière,
Impassibles, n'ayant faiblesse, ni transports,
Qui luttent sans relâche et frappent sans remords.
Mais, pour un tel fardeau, que peut, céleste père,
Le courage incertain d'une pauvre bergère?

SCÈNE IV.

AGNÈS SOREL, JEANNE.

AGNÈS, *tout émue.*

Fille du ciel, on doit t'adorer à genoux,
Et je viens la première à tes pieds...

JEANNE.

Levez-vous,
Madame, vous savez qui je suis, qui vous êtes.

AGNÈS.

O créature à part entre les plus parfaites,

Permets, permets qu'Agnès en ses épanchemens
Répande devant toi tous ses ravissements.
L'œuvre qu'on ne pouvait espérer sans folie,
L'œuvre impossible, enfin par toi s'est accomplie.
L'huile sainte où se va tremper le front du Roi
Est un miracle grand ; mais le plus grand c'est toi...
Le peuple à Saint-Remi se porte avec ivresse,
Et cloches et canons mêlent leur allégresse.
Oh ! je cède et succombe au poids de ces splendeurs,
A cette plénitude et de joie et d'honneurs.
Mais, ô Jeanne, ton front reste froid et sévère ;
A nos enchantements tu sembles étrangère.
Pourquoi ce regard morne obstinément baissé ?
Est-ce que le chagrin dans ton cœur s'est glissé ?
Ou plutôt n'est-ce pas que ton âme profonde
T'enlève à notre joie en t'enlevant au monde ?
Qu'habitante du ciel par merveilleux pouvoir,
Il n'est rien ici-bas qui te puisse émouvoir ?
Parle, peut-être as-tu des aveux à me faire.

JEANNE.

N'attendez point d'aveux, car je n'ai nul mystère.
Je souffre, voilà tout. Je sens au fond du cœur
La tristesse infinie et la vague douleur.
Plaignez-moi, plaignez-moi ; je ne suis point heureuse.

AGNÈS.

Quoi ! Jeanne infortunée étant victorieuse !

JEANNE.

Madame, le bonheur pour Jeanne n'est point fait.

AGNÈS.

Que dis-tu? que peut-il te manquer, en effet?
Et qui de ce beau jour pourrait être joyeuse
Si Jeanne n'y portait une âme radieuse?

JEANNE.

Joyeuse! répondez; quel est ce moine noir,
Qui, le froc sur les yeux, m'est apparu, le soir,
Au suprême moment des dernières batailles,
Pour jeter la terreur au fond de mes entrailles?
« Ne va pas plus avant, dit-il, arrête toi.
« Jusqu'aux portes de Rheims tu conduisis ton Roi;
« Grâce à ton bras fatal qui jette au loin la crainte,
« Te voilà sur le seuil de cette cité sainte.
« Mais là tu vas trouver les plus âpres tourments.
« O Jeanne, écoute bien ces avertissements!... »

AGNÈS.

Ce moine, que peut-il? n'as-tu pas l'assistance
De Dieu, de ton courage et de ton innocence?

JEANNE.

De Dieu! mais s'il est vrai qu'il me veuille punir
Et que de mes exploits le cours doive finir!
S'il est vrai que l'esprit dont j'étais inspirée
N'abreuve plus mon âme à sa source sacrée!
S'il est vrai que parfois dans le péril cherché
Ma main fut trop cruelle, et qu'ainsi j'ai péché!
Cette voix est alors la voix du Ciel lui-même:
C'est elle qui dit vrai, moi seule qui blasphème.
O penser qui m'accable! ô doute plein d'effroi!
Seigneur, qui m'entendez, ayez pitié de moi!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DUNOIS, DUCHATEL, LAHIRE, *portant l'étendard de Jeanne.*

DUNOIS.

Jeanne, nous te cherchons. Le sacre qui s'apprête
T'appelle. Viens, guerrière, et marche à notre tête.
Le peuple impatient le veut, viens sans retard.
Le Roi le veut aussi.

LA HIRE *présentant à Jeanne la bannière.*

Jeanne, prends l'étendard.

JEANNE.

Comment porter encor la bannière sacrée,
Quand la force de Dieu de moi s'est retirée!

DUNOIS.

Qui pourrait la porter, Jeanne, si ce n'est toi!
Quel autre l'oserait?

JEANNE *dont la terreur augmente.*

Loin de moi, loin de moi!

LA HIRE.

Que dis-tu?

JEANNE.

Qu'on la donne à quelque fier archange.

DUNOIS.

Juste ciel! d'où te vient cette terreur étrange?

JEANNE.

Vous ne l'avez pas vu, vous, le moine au froc noir,
Dans tous mes sens émus versant le désespoir!
Cette voix de malheur par moi seule entendue
Ne vous a pas frappés d'une horreur imprévue!
Que vous importe, à vous, ce qu'elle m'a prédit!

DUNOIS.

Laisse les vains propos de quelque Anglais maudit,
Jeanne, et viens avec nous, car la fête commence.

(On entend la marche du couronnement.)

JEANNE.

Je ne puis.

DUNOIS.

Il le faut, le cortége s'avance.

(Jeanne hésite à prendre la bannière, mais on la lui met entre les mains. Elle sort, les autres personnages la suivent.)

La scène change et représente une place devant la cathédrale. Des spectateurs remplissent le fond du théâtre, des soldats.

SCÈNE VI.

DEUX SOLDATS.

UN SOLDAT.

Halte-là! Par ici, bourgeois, et vous manants,
Rangez-vous : approchez, mes minois avenants.

SECOND SOLDAT.

Qu'un sacre est ennuyeux! Parle d'une bataille,
Où l'on frappe à son aise et d'estoc et de taille.
Aujourd'hui nous restons dans Rheims; mais, par ma foi,
Marchant au premier rang à la suite du Roi,
Le chemin de Paris vaut mieux. Que la Pucelle
Le veuille; avant un mois Paris est pris par elle.

PREMIER SOLDAT.

Tu crois?

SECOND SOLDAT.

Douterais-tu de Jehanne en ce jour?

PREMIER SOLDAT.

Moi, non... mais je voudrais qu'elle connût l'amour.

SECOND SOLDAT.

Qu'importe?

PREMIER SOLDAT.

Elle serait moins rude à la ribaude
Et nous accorderait quelques droits de maraude.

SECOND SOLDAT.

C'est égal; elle est bonne avec les pauvres gens
Et pour eux n'a jamais de propos outrageants.
Sa bourse les soulage et sa voix les console,
Et l'on aime encor moins son or que sa parole.

PREMIER SOLDAT.

Moi je préférerais que nous eussions, vois-tu?
Nous, plus grande licence, elle moindre vertu.
On rirait plus au camp qu'on ne fait à cette heure.
Et le plaisir rendrait l'existence meilleure.

SECOND SOLDAT.

Si Jehanne t'entend, prends garde à son sermon!
La Hire, tu le sais, jurait comme un démon;
Eh bien! il a suffi d'un seul mot de Jehanne,
Pour qu'il ne dît plus rien que l'Église condamne.

PREMIER SOLDAT.

Soit; mais toujours est-il que, ce matin, j'ouïs
Un moine et des seigneurs là-bas, près du parvis,
Qui devisaient entre eux de Jehanne à voix haute
Et qui lui reprochaient je ne sais quelle faute.

Loiseleur paraît au fond du théâtre.

SECOND SOLDAT.

Un moine? En es-tu sûr?

PREMIER SOLDAT.

Tiens, parbleu! je le vois:
Il va de groupe en groupe.

SECOND SOLDAT.

O moine à l'œil sournois,
Que le pape et les saints pardonnent mon blasphème;
Mais, malgré moi, j'ai peur en voyant ton front blême.

SCÈNE VII.

BERTRAND, CLAUDE, ÉTIENNE *s'avancent. Ensuite viennent Louise et Marguerite. On entend dans l'éloignement la marche du couronnement.*

BERTRAND.

Les voilà! les voilà!

ETIENNE.

Restons de ce côté;
Nous les regarderons en pleine liberté.

CLAUDE.

Voitures et chevaux encombrent chaque rue;
La moitié de la France est dans Rheims répandue.
Quel bonheur d'assister au sacre glorieux
Qui nous fait accourir de Lorraine en ces lieux!

BERTRAND.

Qui pourrait demeurer tranquille en sa retraite,
Quand de notre bon Roi le triomphe s'apprête?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE, LOUISE.

LOUISE.

Nous allons donc te voir au sortir du combat,
O notre bonne sœur! comme le cœur me bat!

MARGUERITE.

Silence! la voici.

BERTRAND.

Silence!

(Les joueurs de flûte et de hautbois ouvrent la marche. Des enfants vêtus de blanc et portant des rameaux, viennent ensuite avec deux hérauts : puis une troupe de hallebardiers et de magistrats en robe, puis deux maréchaux portant leur bâton : le Duc de Bourgogne porte l'épée. Dunois le sceptre. La Hire et d'autres grands portent la couronne, le glaive, la main de justice : d'autres des offrandes. Derrière eux viennent des chevaliers revêtus des habits de leur ordre, un chœur d'enfants avec l'encensoir. l'archevêque de Rheims suivi de deux évêques avec la sainte Ampoule. Puis Jeanne paraît avec sa bannière. Elle a la tête baissée et la démarche mal assurée. Ses sœurs en la voyant manifestent leur joie et leur surprise. Derrière elle s'avance le Roi sous un dais porté par quatre barons, et suivi des gens de sa maison. Des soldats ferment la marche. Quand le cortége est entré dans l'église la musique cesse.)

SCÈNE IX.

LOUISE, MARGUERITE, CLAUDE, ETIENNE, BERTRAND.

LOUISE *à Marguerite.*

L'as-tu vue?

MARGUERITE.

Eh! sans doute; elle était toute d'or revêtue,
Et, sa bannière en main, marchait devant le Roi,

LOUISE.

Tes chères sœurs, ô Jeanne, étaient bien près de toi;
Tu ne t'en doutais point. Mais, hélas! ta Louise
Tremblait de ton front pâle et ta marche indécise!
Je n'étais pas joyeuse en la voyant ainsi.

MARGUERITE.

O merveille! ô grandeur!

CLAUDE.

Pourquoi rester ici?

(*Les trompettes et les timbales retentissent dans l'église.*)

Tâchons de pénétrer jusqu'en la cathédrale
Et d'assister ensemble aux pompes qu'elle étale.

MARGUERITE.

Peut-être y verrons-nous encore notre sœur.

LOUISE.

Veuille de nous le Ciel éloigner tout malheur!

BERTRAND.

Hâtez-vous, hâtez-vous.

(Ils se retirent au fond du théâtre et se perdent dans la foule.)

SCÈNE X.

JACQUES D'ARC, *vêtu en noir :* RAYMOND *le suit et veut le retenir*

RAYMOND.

Jacques, de votre peine
Je souffre! Vous pleurez et m'écoutez à peine.
Sortez de cette foule, abandonnez ces lieux
Que remplit de ses cris tout un peuple joyeux.
Vos chagrins dévoilés lui semblent une injure.

JACQUES.

As-tu vu mon enfant?

RAYMOND.

Oh! je vous en conjure,
Retirez-vous.

JACQUES.

Dis-moi, l'as-tu vue, ô Raymond,
Le trouble dans les yeux et la pâleur au front?
La malheureuse sait que Dieu l'a condamnée.

(Il veut s'avancer vers l'église.)

RAYMOND.

Que voulez-vous?

JACQUES.

Sauver ma fille infortunée,
Briser le cours impur de sa prospérité,
La ramener de force au Dieu qu'elle a quitté.
Il est temps que finisse un horrible prestige.

RAYMOND.

Jacques, vous la perdez.

JACQUES.

Je la sauve, te dis-je.

RAYMOND.

Vous retienne le Ciel!

JACQUES.

Tes vœux sont superflus.

RAYMOND.

Vous doutiez hier encore.

JACQUES.

Et je ne doute plus.
Si la Cour, tout d'abord, fut dupe de sa ruse,
Dans cette cour déjà plus d'une voix l'accuse.
J'ai surpris, m'approchant d'un groupe de seigneurs,
Des soupçons outrageants, mêlés de mots railleurs.
L'aspect de sa bannière et de l'image sainte
L'a frappée aujourd'hui d'une indicible crainte;
Et Duchatel, tu sais, ce tendre ami du Roi,
L'observe, depuis lors, d'un regard plein d'effroi.

RAYMOND.

C'est l'ordinaire cours des choses de ce monde.
Au sein du fruit brillant germe le ver immonde;
Le soleil voit ses traits sous l'ombre s'obscurcir;
Et toute vertu pure, on cherche à la noircir.

JACQUES.

Hélas! j'ai contre Jeanne un plus sûr témoignage.
Un vieillard que le Ciel a mis sur mon passage,
En voyant ma douleur, sans doute en eut pitié,
Car à son tribunal, moine, il m'a convié.
Je ne puis à tes yeux révéler le mystère
De l'entretien sacré que le pécheur doit taire;
Mais de ce tribunal où j'entrais peu fervent
Je suis sorti tantôt, tout plein du Dieu vivant,
Transformé tout entier par l'esprit qui me guide
Et qui fit Abraham saintement homicide.

RAYMOND.

Vous me faites frémir!

JACQUES.

Raymond, rassure toi :
La coupable vivra pour revenir à moi.
A vigoureuse attache il faut secousse rude.
Nous la ramènerons en notre solitude;
Et toi-même plus tard, le cœur libre et content,
Tu béniras ce jour qui l'enlève à Satan.

RAYMOND.

Songez-y, Jacques d'Arc. Hélas! c'est votre fille.

JACQUES.

Jeanne! Elle est maintenant l'effroi de sa famille.

(*Jeanne sort de l'église sans sa bannière. Elle est retenue par la foule au fond du théâtre.*)

Tiens, vois son regard triste et son pas chancelant.
Dieu se montre; elle sort de l'église en tremblant.

(RAYMOND *s'éloigne: Jacques d'Arc s'éloigne aussi, mais du côté opposé.*)

SCÈNE XI.

JEANNE, *le peuple: ensuite* MARGUERITE, LOUISE, *puis* BERTRAND, CLAUDE, ÉTIENNE.

JEANNE, *s'écartant de la foule arrive sur le devant de la scène.*

Au pied des saints autels j'ai laissé ma bannière,
Et voulu respirer l'air libre et salutaire.
Le poids des souvenirs m'oppresse. J'ai commis
Offenses et péchés qui ne sont point remis:
J'ai bravé, le fuyant, l'autorité d'un père;
M'enivrant de vengeance et de gloire à la guerre.
Sans doute il s'est glissé dans mon cœur tourmenté
Un esprit de révolte avec la vanité.
Ces fautes, le Seigneur, qui relève et châtie,
Veut que, pour mon salut, bientôt je les expie.

(*Après un moment de silence.*)

Mon Dieu, comme je souffre!... Un instant, fol espoir,
Dans le temple, mes yeux, hélas! avaient cru voir
Louise et Marguerite. O mes sœurs! doux mensonge!
Apparence trompeuse, ainsi que l'est un songe!
De ma vie à jamais j'ai perdu les douceurs:
J'ai perdu mon vieux père et ma joie et mes sœurs.
Tout est fini pour moi.

LOUISE *s'avance.*

Reconnais ta Louise.

MARGUERITE *court vers elle.*

Reconnais Marguerite.

JEANNE.

O bonheur! ô surprise!
Quoi! c'est vous, vous à Rheims! ah! venez sur mon cœur,
Je vous retrouve enfin!... Soyez béni, Seigneur!

LOUISE.

C'est notre chère sœur, bonne et toujours la même.

MARGUERITE.

Noble Jeanne, ton nom et ta gloire suprême
Pénètrent jusqu'au fond de nos hameaux obscurs;
Cette étoile a guidé nos pas jusqu'en en ces murs.
D'autres ont voulu voir aussi ton sort prospère,
Et, venus avec nous...

JEANNE, *vivement.*

Quoi! mon père! mon père!
Dis vite, est-il ici? voudra-t-il me revoir?
Pourrai-je l'embrasser?

LOUISE.

Je n'ai pas cet espoir.

MARGUERITE.

Notre bon père....

(Louise lui fait un signe.)

JEANNE.

Eh bien! parlez donc. Qu'est-ce à dire?
Quel est cet embarras qu'en vos yeux je crois lire?
Mon père est-il à Rheims enfin?

MARGUERITE.

Ma chère sœur,
Ton imprévu départ a pesé sur son cœur;
Et depuis lors, en proie à la mélancolie,
Les pensers inquiets assombrissent sa vie.

JEANNE.

Hélas!

LOUISE.

Console-toi, son bonheur renaîtra
Et la joie à son front bientôt reparaîtra,
Quand nous lui redirons ta splendeur glorieuse,
Quand il saura de nous que sa Jeanne est heureuse;
Car tu l'es, n'est-ce pas?

JEANNE.

Oui, puisque que je vous vois,
Je vous presse en mes bras et j'entends votre voix,
Cette voix qui rappelle à mon âme attendrie
Le doux chaume natal, la campagne chérie,
Les jours où je guidais le troupeau paternel...
J'étais heureuse alors comme on l'est dans le ciel!

(*Elle cache son visage dans le sein de Louise. Claude, Etienne et Bertrand se montrent et restent timidement au fond du théâtre.*)

MARGUERITE.

Approchez-vous, Bertrand ; Claude, appelez Étienne ;
Venez ; et que chacun sans crainte l'entretienne.
Jeanne est toujours, malgré le destin le plus beau,
Simple, de doux accueil, bonne comme au hameau.

(Ceux-ci s'avancent et veulent lui présenter la main. Jeanne les regarde fixement et manifeste une profonde surprise.)

JEANNE.

Où suis-je ? A Domremy, n'est-ce pas ? cette guerre,
Ces batailles, ces Rois, tous ces grands de la terre,
Ces cris d'enthousiasme et ce sang répandu,
C'est du chêne magique un rêve descendu !
Oui, rien de tout cela n'existait. Je m'éveille,
Et je vois fuir enfin l'incroyable merveille !
L'illusion siégeait sur mon front endormi.
Mais je suis, répondez, je suis à Domremy !

LOUISE.

A Rheims, chère sœur, honorée et puissante.
Vois cette armure d'or toute resplendissante.

(Jeanne met la main sur sa poitrine, réfléchit et paraît effrayée.)

BERTRAND.

Ce casque vient de moi. Ma main vous l'a donné.

CLAUDE.

Que votre esprit s'émeuve et se trouble étonné,
Je le conçois. De fait, jamais eût-on mémoire
D'une aussi surprenante et magnifique histoire ?

JEANNE.

Venez, venez; fuyons sans attendre demain;
Fuyons, de Domremy reprenons le chemin.

LOUISE.

Quoi! tu viens avec nous. Oh! que je suis heureuse!

MARGUERITE.

Comment! tu quitterais ta sphère lumineuse!

JEANNE.

Je veux vivre avec vous, fuir toute vanité.
Et rentrer dans ma joie et mon obscurité.

(Les Trompettes sonnent.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI: *il sort de l'église revêtu de ses ornements royaux*: AGNÈS SOREL. DUNOIS, LA HIRE, DUCHATEL. *Chevaliers, Courtisans. Peuple.*

LE PEUPLE, *à différentes reprises pendant que le Roi passe.*

Vive Charles le Roi!

LE ROI.

Peuple, je te rends grâces!
De toi seul j'ai reçu des secours efficaces;
Toi seul m'as prodigué ton sang et ton amour;
A toi seul appartient l'éclat de ce grand jour.
Sans toi, gloire, couronne et France étaient perdues.
Peuple, encore une fois, grâces te soient rendues!
Loin de nous toute haine! En pardonnant au Roi,
D'un pardon généreux Dieu lui fait une loi.

LE PEUPLE.

Vive Charles le bon!

LE ROI.

La royale couronne
Est de droit aux Valois, à qui le ciel la donne;
Mais d'un sceau plus marqué consacrant mes destins,
Dieu plus visiblement l'a remise en mes mains :
Et voici l'héroïne à qui, jeune bergère,
Il confia le soin d'accomplir ce mystère.
Que son vénéré nom et que ses jours bénis
Soient chers aux cœurs français comme l'est saint Denis.

LE PEUPLE.

Vive Jeanne la vierge!

LE ROI.

Auguste jeune-fille,
Ta vie appartient-elle à l'humaine famille?
Ou n'es-tu pas un Ange apparu parmi nous?
Ange, dévoile-toi : qu'on t'adore à genoux,
Et que tous, à tes pieds, le front dans la poussière,
Nous baisions cette main.

(Silence général. Tous les regards sont tournés vers Jeanne.

JEANNE *s'écrie tout-à-coup:*

O ciel vengeur! mon père!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JACQUES D'ARC *sort de la foule et se place devant Jeanne.*

PLUSIEURS *voix.*

Son père!

JACQUES.

Oui, son père armé de tous ses droits,
Que Dieu lui-même inspire et qui vient, à sa voix,
Reprendre en tes palais, cour à l'orgueil vendue,
Le bras qui te servit, l'âme qu'ils ont perdue...
Mon enfant! mon enfant! Rendez-moi mon enfant!

LE ROI.

Non; la France a besoin de ce bras triomphant,
Et Dieu veut que cette âme, en qui sa force est mise,
Dirige jusqu'au bout notre sainte entreprise.

JACQUES.

Leur entreprise sainte? Étrange aveuglement!
Celui qui le fit croire, ô Roi, celui-là ment.

DUCHATEL.

Parle, que veux-tu dire?

JACQUES.

Oh! je dois me contraindre.
Laissez-moi.

LE ROI.

Que crains-tu?

JACQUES.

Moi! je n'ai rien à craindre.
Dans un endroit maudit, sous un arbre fatal,
Ai-je fait alliance avec l'esprit du mal?
Ai-je fui mes parents par sortilége infâme?
Pour le succès d'un jour ai-je livré mon âme?

DUCHATEL, *à part.*

Il se trahit, grand Dieu! Le moine avait raison.

JACQUES, *au Roi.*

Rendez-moi mon enfant! Rendez-la moi.

LE ROI.

Non, non!

DUCHATEL, *à Jacques.*

Ainsi, de ton aveu, Jeanne serait sorcière!

LE ROI.

O ciel!

JACQUES, *à Duchatel.*

Qui te l'a dit?

DUCHATEL.

Les fureurs de son père;
Tu ne peux le nier; ton trouble, ton effroi,
Tes malédictions l'accusent malgré toi.

JACQUES.

Eh bien! s'il était vrai que Satan, plein de rage,
Au cœur de mon enfant se frayât un passage,
Devrais-je attendre en paix que dans ce cœur flétri
De la rédemption toute source eût tari,
Et mettre à prix moins haut, lâchement débonnaire,
Le salut éternel que la gloire éphémère?...
Roi, vous voulez garder Jeanne contre mon gré :
Vous ne la chassez point; je vous y forcerai.
Voyez comme elle est là, tremblante, anéantie.
La voix qui la dénonce est-elle démentie?
J'invoque ici ton nom, ô Sainte Trinité!
Réponds, Jeanne : par qui fut ton bras suscité?

AGNÈS.

Elle se tait, mon Dieu!

JACQUES.

Ha! c'est que la puissance
De ce nom redouté la condamne au silence.
L'esprit des noirs démons vainement se débat.
Le paradis, enfin, triomphe du sabbat.

DUNOIS.

Malheureux! es-tu fou?

JACQUES.

Moi, fou! non, non, mon maître;
Car le sage n'est point celui qui semble l'être.
L'homme, dans son orgueil ou son humilité,
Fou voit l'heure qui fuit, sage l'éternité.

AGNÈS, *à Jeanne.*

Ce silence effrayant t'accuse et nous désole,
Jeanne : mais dis un mot : nous croirons ta parole.
Dis : « Je suis innocente; » et tout sera fini,
Ou plutôt ton nom pur par tous sera béni.

(Jeanne reste immobile. Agnès Sorel s'éloigne d'elle avec frayeur.)

LA HIRE.

Cette accusation contre Jeanne lancée
Épouvante son âme et d'effroi l'a glacée.
Jeanne, remettez-vous et reprenez vos sens.
Montrez à tous ce front et ces yeux innocents :
Mieux que tous les discours leur candeur infinie
Vengera votre gloire injustement ternie.

(Jeanne reste immobile. La Hire recule avec terreur : le mouvement général augmente.)

DUNOIS.

D'où viennent ces soupçons? Pourquoi cette terreur
Qui saisit, Peuple et Roi, d'une subite horreur?
Elle n'est point coupable, et ma voix le proclame :
J'engage mon honneur pour cette noble femme.
Qui m'ose démentir et relève mon gant?

(Il jette son gant.)

JACQUES.

Eh! que m'importe, à moi, ton propos arrogant?
Une dernière fois je l'interroge encore.
(à Jeanne.)
Au nom du Dieu vivant que notre bouche adore,

Réponds : as-tu fermé ton âme au tentateur?
Es-tu chrétienne enfin et suis-je un imposteur?
(Jeanne reste toujours immobile. Le peuple fuit de tous côtés.)

AGNÈS.

Protège-nous, grand Dieu!

DUCHATEL.

Sire, regardez Jeanne.
Son immobilité muette la condamne.

LE ROI.

Je ne sais que résoudre.

DUCHATEL.

Abandonnez ce lieu;
Fuyons.

LE ROI.

Serait-il vrai qu'elle eût renié Dieu!
(Tous se retirent, sauf Jeanne et Dunois.)

SCÈNE XIV.

JEANNE. DUNOIS.

DUNOIS.

Jeanne, je crois en toi. Que ta fière innocence
S'entoure de dédain, de mépris, de silence,
C'est juste; et je t'approuve au lieu de te blâmer.
Mais donne-moi ta main, et mon bras va s'armer;

Ta main ; ce signe seul pour moi te justifie,
Me prouvant qu'en son droit Jeanne d'Arc se confie.

(Il lui présente la main : elle reste encore immobile. Il est frappé de surprise.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, DUCHATEL, *puis* RAYMOND : *et, dans le fond du théâtre,* NICOLAS LOISELEUR.

DUCHATEL *revenant.*

Jeanne, il vous faut sortir des murs de la cité :
Le Roi l'ordonne et veille à votre sûreté.
Ne craignez nulle insulte, et fuyez.

DUNOIS.

Quelle honte !

DUCHATEL.

Ne restons pas ici plus longtemps, noble comte.

(Il s'éloigne. Dunois surmonte son étonnement, jette encore un regard sur Jeanne, puis s'en va. Jeanne reste un instant toute seule. Raymond paraît, s'arrête à quelque distance et la regarde avec douleur ; puis, il s'avance vers elle et lui prend la main.)

RAYMOND.

Donnez-moi votre main, et partons.

JEANNE *donne la première marque de sentiment qu'elle ait encore laissé voir.*

Quelle voix ?

(Elle regarde Raymond, puis lève les yeux au ciel.)

Jésus, as-tu souffert plus de maux sur la croix ?

(Elle saisit vivement la main de Raymond et sort.)

LOISELEUR *s'avance, suivant Jeanne des yeux.*

Quand Loiseleur le moine apparut à ta vue,
Sous Rheims, tu méprisas cette voix inconnue.
Je dus, pour t'arrêter, user d'autre moyen;
J'y répugnais pourtant; tu l'as voulu; c'est bien.
Ton père, Jeanne d'Arc, m'a tenu sa promesse.
A ton tour, maintenant! Par force ou par adresse,
Pour satisfaire au vœu du ciel et des Anglais,
Fille impure d'enfer, tombe dans mes filets!

(Il sort, du même côté que Jeanne.)



ACTE CINQUIÈME

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une prison ; JEANNE est dans un cachot dont la porte est entr'ouverte le spectateur ne la voit pas.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX GARDES, *sur le devant de la scène.*

UN GARDE, *jetant les yeux du côté où se trouve Jeanne.*

C'est bizarre, pourtant, qu'elle soit en prière!

DEUXIÈME GARDE.

Pourquoi?

PREMIER GARDE.

Belle demande! On dit Jeanne sorcière.

DEUXIÈME GARDE.

Sans doute; et, grâce au ciel, son procès va finir.
Ses juges sont là-bas, prêts à se réunir.
Pour la dernière fois leur tribunal s'assemble.

PREMIER GARDE.

Pour la dernière fois?

DEUXIÈME GARDE.

C'est pourquoi Jeanne tremble.
L'évêque de Beauvais est rude en ses façons,
Et ne se paiera point de frivoles raisons.
C'est un homme au cœur ferme et de vertu rigide,
Qui mène, haut la main, les docteurs qu'il préside.
L'hérétique, à Rouen, ne peut avoir beau jeu;
Et gare la partie où sa tête est l'enjeu!

PREMIER GARDE.

Soit; mais encore un coup, ceci me semble étrange
Que Jeanne implore Dieu comme ferait un ange.

DEUXIÈME GARDE.

Sous cette feinte, ami, le démon se fait jour:
Le blasphême épuisé, la prière a son tour;
Grimace, et rien de plus!

PREMIER GARDE.

Parlons franc, camarade.
Jeanne, non loin de Rheims, tomba dans l'embuscade.
Un jeune homme, dis-tu, l'accompagnait.

DEUXIÈME GARDE.

Raymond!

PREMIER GARDE.

Ce jeune homme l'aimait d'amour tendre et profond.
Il saisit une dague aux mains qui l'ont ravie,
Et, voulant sauver Jeanne, il a perdu la vie;
N'est-ce pas?

DEUXIÈME GARDE.

C'est fort bien; mais tu n'as pas tout dit.
Jeanne avait vu son père au sacre, il la maudit;
Et, comme elle courba son front sous l'anathème,
Elle fut par son Roi bannie à l'instant même.
La preuve de son crime est dans son châtiment.
Mort donc à l'hérétique idolâtre!

PREMIER GARDE.

Un moment!
Son père l'accusa, dans sa folie; ajoute
Qu'il en sentit au cœur bien des remords sans doute,
Car il prit le cilice; et, pécheur repentant,
Il mourut de douleur sous l'habit pénitent.

DEUXIÈME GARDE.

Les Français prisonniers racontent cette histoire.
Or, leur langue est légère, et les devons-nous croire?
Mobiles et changeants comme l'eau de la mer,
Leurs récits d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'hier.
L'armée aux fleurs de lys, derechef abusée,
Cherche à reprendre Jeanne, après l'avoir chassée....
Qu'importe! Le Seigneur est du côté des siens :
Jeanne est une sorcière; et nous, de vrais chrétiens.

PREMIER GARDE.

Sorcière! On le prétend. Qui le prouve?

DEUXIÈME GARDE.

Elle-même.
Garde-toi de douter; le doute est un blasphème.

Avant d'être conduite à Rouen, dans ce lieu,
Elle fut enfermée au château de Beaulieu.
Beaurevoir l'abrita, depuis, sous ses murailles :
Sais-tu ce qu'il advint? Le diable des batailles
Pourfendit ce donjon ; et voilà qu'un beau jour
Jeanne s'élance et tombe aux fossés de la tour.
Mais je la vois venir. Trève aux discours frivoles !
Car le devoir s'endort au vain bruit des paroles.

(Les deux gardes se retirent au fond du théâtre.)

SCÈNE II.

JEANNE. GARDES.

JEANNE.

Quand, la veille du jour que la croix a béni
Le Sauveur vint prier seul à Gethsemani,
Une angoisse inconnue, ineffable, infinie,
Le glaça, lui tout plein de l'éternelle vie.
Son corps était souffrant, son âme sans ressort.
« Pauvre âme, disait-il, triste jusqu'à la mort. »
Oh ! Si je le pouvais, mon Jésus, sans blasphème,
Ce que tu disais-là, je le dirais moi-même.
Et cependant, au sein de mes mornes douleurs,
Par fois un cri de rage éclate avec mes pleurs.
Je voudrais de mes fers renverser ces murailles,
Et courir, haletante, à travers les batailles;
L'ange exterminateur me donne, en ces moments,
Je ne sais quelle ivresse et quels frémissements....
O prison qui m'entends, étouffe ces pensées!
Disparaissez, combats, images insensées!

Tempêtes de ma vie, éloignez-vous du port!
Fuyez; et laissez-moi m'endormir dans la mort.
La bienfaisante mort va me payer sans doute
La douleur que l'Anglais me verse goutte à goutte....
Qu'ai-je fait, ô Seigneur, que réprouve ta loi?
J'ai sauvé mon pays, j'ai confessé ma foi;
Et peut-être qu'enfin j'accomplis sur la terre
De l'expiation le terrible mystère.
Le sang d'un Dieu coula, mais pour l'humanité,
Pour racheter le monde en son éternité,
De nos jours, il suffit d'une plus humble hostie.
Du large et droit chemin la France était sortie;
Et grands et peuple avaient péché comme le Roi.
Une victime fut choisie; et c'était moi!
Martyre rédempteur, il faut que je t'affronte,
Que je mette ma gloire où l'homme met sa honte,
Que j'attache avec joie, au moment désigné,
La couronne d'épine à mon front résigné.
Ce moment est venu! la sainte voix l'annonce :
Elle parle en mon cœur, et l'arrêt se prononce.
J'entends, j'entends les cris d'un peuple furieux!
L'Anglais m'a condamnée; et j'entrevois les cieux.....

SCÈNE III.

JEANNE. LOISELEUR. GARDES.

JEANNE, *s'avançant vers Loiseleur.*

O vous, le seul ami fidèle à ma misère,
Messager de bonheur, qu'apportez-vous, mon père?
Je me lasse à la lutte et m'épuise à souffrir.
Oh! dites, dites-moi : Jeanne, tu vas mourir.

LOISELEUR.

Non, Jeanne, tu vivras; tu vivras, je l'espère;
Écoute en paix celui que tu nommes ton père.
Un an s'est écoulé depuis que, sous mes yeux,
Les Anglais t'ont surprise en un piége odieux;
Et que, pour toi bravant et dague et hallebarde,
Je pus sauver tes jours, les prenant sous ma garde;
Car le ciel a voulu, pour te valoir merci,
Que Loiseleur fût là près de toi, comme ici.
De châteaux en châteaux errante et prisonnière,
Ce donjon a fini ta course aventurière.
Partout je t'ai suivie, ô Jeanne, en tes douleurs,
Attaché comme une ombre aux traces de tes pleurs.
Ainsi tu peux m'ouïr avec pleine assurance,
Et tu dois me parler en toute confidence.
Henri-Six d'Angleterre et Charles de Valois
Ensanglantent la France au conflit de leurs droits.
Lancastre, élargissant le cercle des franchises,
Appelle vers lui clercs, bourgeois et gens d'églises,
Tandis que le dauphin veut le gouvernement
Par la chevalerie et non le parlement.

(*Jeanne fait un mouvement.*)

Laisse moi m'expliquer. Un prêtre peut tout dire,
Quand au cœur pénitent son œil plonge et veut lire.
Entre les deux rivaux, me diras-tu pourquoi
Tu maudis Henri-Six et servis l'autre Roi?
Quel pouvoir inconnu fixa ta préférence
Où régnaient, le front haut, l'orgueil et la licence,
Où régnaient favoris, seigneurs et troubadours
Et des Agnès Sorel aux lascives amours?
La débauche, en ses jeux, fêtait ta bien-venue,
Spectacle étrange au moins pour une âme ingénue!

JEANNE.

Mes regards sur le mal, n'étaient point attachés :
Je voyais les vertus et non pas les péchés.
Loiseleur, je voyais dans cette lutte immense
D'un côté l'Angleterre, et de l'autre la France.
Arrière l'étranger ! honte à l'envahisseur !
Il n'est pas notre maître ; il n'est qu'un oppresseur.
Je ne vis pas la règle où dominait la force ;
Des bienfaits des Anglais je repoussai l'amorce ;
Habile à chevaucher sous le poids des hauberts,
Hélas ! que n'ai-je aussi la science des clercs !
Mais, ainsi qu'une fleur naît dans la moisson mûre,
Mon esprit au village a grandi sans culture.
Écoutez-moi, pourtant. Sous la tente, Dunois
M'a de nos anciens preux raconté les exploits ;
Il m'a dit leurs travaux, leurs sanglantes journées
Et la mort de Roland au fond des Pyrénées,
Quand ce héros tomba trahi par Ganelon,
L'un fidèle vassal, l'autre vassal félon.
Eh bien ! prêtre, voyez quelle gloire accompagne
Le nom du Paladin si cher à Charlemagne,
Comme il est grand au sein de son adversité,
Moins grand par sa valeur que par sa loyauté.
A mon cœur, grâce au ciel, même loyauté parle,
Et je peux, comme lui, mourir pour mon Roi Charle.
Vous qui m'interrogez d'un soin si vigilant,
Seriez-vous Ganelon, pouvant être Roland ?

LOISELEUR.

Donc, tu prétends encor que tu fus pure, Jeanne,
Et que tu n'as jamais rien fait que Dieu condamne ?

JEANNE.

Jamais.

LOISELEUR.

Que ta grandeur ne vint pas du démon ?

JEANNE.

Du Seigneur.

LOISELEUR.

Du Seigneur !.... Et de nul autre ?

JEANNE.

Non.
Quelle autre main pouvait élever la merveille
De cette destinée étrange et sans pareille ?

LOISELEUR.

Tu parles maintenant à Loiseleur. Pourquoi
Ne pas ainsi parler, à Rheims, devant ton Roi ?

JEANNE.

Cette épreuve m'était par Dieu même assignée ;
Je me suis tue alors, victime résignée.

LOISELEUR.

Mais ton silence était un aveu.

JEANNE.

Loiseleur !

LOISELEUR.

On le disait du moins !

JEANNE.

C'était une douleur
Que m'infligeait le Ciel par un arrêt sévère,
Et j'eusse été coupable en voulant m'y soustraire.
D'ailleurs, aurais-je pu dénoncer, à mon tour,
Comme imposteur, celui de qui je tiens le jour?
En me justifiant, je diffamais mon père,
Publiquement flétri, si je n'étais sorcière.
Pauvre père! repose en paix près de ton Dieu!
Ce fut ta seule erreur et ton dernier adieu.

LOISELEUR.

C'en est trop, Jeanne d'Arc; il n'est plus temps de feindre.
Je suis las de t'entendre, et las de me contraindre.
Cet éternel mensonge a comblé mes ennuis!
Apprends quel est ton sort, et sache qui je suis.
Le conseil a tenu sa séance dernière,
Et réglé ton procès, criminelle sorcière.
Pour revenir à Dieu tu n'as plus qu'un instant;
Car l'échafaud t'appelle : il est là qui t'attend.
A travers les replis de ton âme indomptable,
Tes juges ont saisi ta fourbe insaisissable.
Leur justice au bras fort a plongé sans effroi
Dans l'abîme profond qui se fermait pour moi.
Que cet abîme s'ouvre enfin, et qu'il me livre
L'aveu que vainement je m'attache à poursuivre!
Jeanne, n'hésite plus : Je le sais, je le sens,
Le démon enfanta tes exploits malfaisants.
Mais parle, parle donc! que j'arrache à ta bouche
Le cri révélateur de ton orgueil farouche;
Qu'ils s'échappent ces mots de ton cœur repenti :
« Tu ne te trompais point, Loiseleur; j'ai menti.

« J'étais une sorcière ; et je demande grâce
« Au Seigneur qu'insulta ma sacrilége audace.»
J'éloignerais alors le trépas où tu cours;
Je sauverais ton âme et peut-être tes jours ;
Car à l'orgueil altier la pitié refusée
Couvrirait la sorcière humble et désabusée.

JEANNE.

Loiseleur, je t'écoute et ne te comprends pas.
Un nuage d'horreur enveloppe mes pas.
Est-ce un rêve qui pèse à mon âme endormie?
Ou respiré-je un air tout chargé d'infâmie?
Le tribunal anglais, me dis-tu, s'est lassé :
Mon procès est fini. L'arrêt est prononcé.
Si j'en puis croire encor ma raison obscurcie,
Tu m'annonces la mort; et je t'en remercie.
Mais, de plus, tu prétends que, par un lâche effort,
Je te sauve une honte et t'épargne un remord.
Tu voudrais que ma bouche, ouverte à l'artifice,
Me proclamât sorcière et Charles mon complice,
Me dégradant ainsi pour payer ma rançon
Par l'excès du mensonge et de la trahison.
A ce prix, je vivrais! je vivrais, tu l'espères!
Tu l'espères en vain, dans tes noires chimères!
Renonce à ce profit, à ce contentement,
Au bonheur de jouir de mon abaissement.
Je mourrai sans souillure, et toi tu mourras traître!
Vas rejoindre aux enfers Judas ton digne maître,
Judas tout étonné de trouver aujourd'hui
Un frère en lâcheté presque aussi vil que lui;
Que ton tourment se règle à la même mesure :
Cris pour cris, pleurs pour pleurs, torture pour torture ;

Et que ce châtiment n'ait, en sa dureté,
D'autre fin que Dieu même et son éternité!

SCÈNE IV.

JEANNE, LOISELEUR, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Alerte! des Français les troupes répandues
De Rouen assiégé forcent les avenues.

JEANNE.

Les Français? Les Français! Bien, soldats indomptés!
Ah! que ne puis-je, hélas! combattre à vos côtés!
(*Sur un signe de l'officier, Jeanne est chargée de chaînes.*)

LOISELEUR.

Silence! Jeanne d'Arc. Songe à ta dernière heure.

JEANNE.

J'y songe, et plus que toi. Le Ciel veut que je meure.

LOISELEUR.

Va, le ciel te repousse. Encore un coup, ton sort
Dépend de toi. Choisis : la puissance ou la mort;
La puissance avec nous, hommes de la conquête,
En reniant enfin ce roi qui te rejette;
Sinon, la mort.

JEANNE.

La mort! Eh bien, vive le Roi!
Entends-tu les Français? Les voilà, défends-toi.
(*Les trompettes résonnent. On entend au loin le bruit du canon. L'officier sort.*)

SCÈNE V.

JEANNE, LOISELEUR.

JEANNE.

Écoutez! écoutez! C'est la marche guerrière
De mon peuple chéri. Tremble et fuis, Angleterre!
Ce chant accoutumé retentit dans mon cœur.
Ce cœur est plein d'ivresse, et le tien de terreur.
En avant, en avant; ô braves de la France!
Mon corps est enchaîné, mais mon âme s'élance.
Elle vole et se mêle à vous, nobles soldats!
Elle suit votre essor et l'hymne des combats.
En avant, en avant! C'est la suprême gloire,
C'est un dernier effort vers la grande victoire!

LOISELEUR.

Réprime tes transports. Les vainqueurs de Poitiers
N'ont pas à redouter le choc de tes guerriers.
Bedfort renversera ces folles entreprises.
La ville est sous sa garde, à l'abri des surprises.
Il compte des soldats plus nombreux qu'il ne faut
Pour chasser les Français loin de ton échafaud.

JEANNE.

Tu penses m'effrayer, en parlant de la sorte.
La mort! toujours la mort! Loiseleur, que m'importe!
Si mon bras aujourd'hui devait servir les miens,
J'aurais déjà brisé tous tes faibles liens.
A ma prière ardente et du Seigneur connue,
La force de Samson me serait revenue.

Mais bientôt, je le sens aux élans de mon cœur,
L'Anglais sera défait et le Français vainqueur ;
Mais une voix d'en haut me parle; elle me crie
Que mes soldats sans moi vengeront la patrie,
Que je n'ai pas besoin de diriger leurs coups,
Que Dieu les a bénis, qu'il vous condamne, vous!

LOISELEUR, *après un moment de silence.*

C'en est fait! Et Bedfort repousse tes cohortes,
Car la voix du canon s'éloigne de nos portes.
Les vents n'apportent plus que des sons affaiblis,
Et l'heureux léopard a refoulé tes lys.....
Voilà donc leur triomphe et ta gloire suprême!
Prophétesse d'enfer, tu peux juger toi-même
Qui le Seigneur entend condamner et bénir.

JEANNE.

Tu vois le jour présent; moi les jours à venir!
Le soleil du matin a pu voiler sa face;
Mais le nuage errant fuit au loin et s'efface,
Tandis que le soleil qui monte à l'horizon
Reprendra tous ses feux pour mûrir la moisson.
Maintenant tout est dit; la voilà terminée
De l'expiation la dernière journée.
Je dépose ma croix. C'est le suprême instant :
Le peuple me demande au bourreau qui m'attend. —
Adieu, pardonnez-moi mes élans de colère.
La mort me vient par vous et ne m'est pas amère.
Quand mon front s'ombrageait d'un panache vainqueur,
De ses vœux insensés la gloire enflait mon cœur;

Alors qu'autour de moi tous me portaient envie,
Une lutte intestine empoisonnait ma vie.
Au pied de l'échafaud, Loiseleur, je sais mieux
Où retrouver la paix, où reposer les yeux.
J'ai secoué le joug qui tourmente et qui blesse;
Et, grâce à mes malheurs, je n'ai plus de faiblesse.
Vous m'aviez, plus humain que votre intention,
Rendu de l'amitié la douce illusion,
Car de mon père mort et de mes sœurs absentes
J'imaginais revoir les tendresses présentes.
Vous consoliez ce cœur que vous vouliez tromper. —
Seigneur, retiens ton bras tout prêt à le frapper.
Répands sur lui ta grâce et ta large clémence!
Moi, mes maux sont finis; lui, son malheur commence. —
Et toi, pour qui j'ai bu le calice de pleurs,
O France, redeviens libre par mes douleurs;
Grandis, toujours plus fière et toujours plus féconde,
France, l'espoir, l'orgueil et l'ornement du monde;
Marche sous l'œil de Dieu comme une autre Sion,
Colonne lumineuse à toute nation;
Conquérante héroïque et sainte aventurière,
Porte l'esprit d'en haut aux confins de la terre;
Et puisse mon bûcher féconder et bénir
Ce jour de tes splendeurs qui ne doit pas finir!

(*Jeanne sort lentement, précédée et suivie de gardes.*)

SCÈNE VI.

LOISELEUR, *il est tombé dans une sombre rêverie.*

Ainsi, Jeanne, fouillant dans ton cœur sans relâche,
Je n'ai pu t'arracher le secret qui s'y cache!

Aurais-tu dit vrai? Non, oh! non. Le tentateur
Te souffle jusqu'au bout son esprit imposteur....,
Et, pourtant mon esprit s'inquiète et s'égare,
Et le saisissement de mon âme s'empare!....
Dieu! qu'entends-je? Quels cris vers le ciel outragé?....

SCÈNE VII.

LOISELEUR, L'OFFICIER *revenant.*

L'OFFICIER.

Loiseleur, Jeanne brûle, et l'anglais est vengé!